

GASTON CHOPPIN
Les AVENTURES de COUCOL
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

L'Agonie d'une Race



20

MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



C95345

C95345

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

L'Agonie d'une Race

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT
(MAISON FRANÇAISE)
3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Amené au Texas par des circonstances bizarres, suites d'un pari qu'il a fait, un jeune Parisien de quinze ans, surnommé Coucou, y est réduit en esclavage par le riche et féroce don Rodriguez Sancha. Il s'échappe et se lie d'amitié avec un digne Canadien, Thomas Laforest, dont il sauve la fille Pauline et que Rodriguez a fait jadis condamner pour un crime qu'il a lui-même commis. Après une foule d'aventures dramatiques, où Thomas trouve la mort, Coucou devient le chef de la redoutable troupe des Bonnets-Noirs, de la tribu mi-civilisée des Cœurs-de-Feu, qui, avec le tacite assentiment du gouvernement américain, lutte contre d'avides aventuriers dont Rodriguez est un des chefs. A leur tête, Coucou se couvre de gloire. Les circonstances, après lui avoir permis d'aider le père de Thomas à venger son fils, le mettent en rapports avec le riche Joë Templemore, mais la rencontre d'un personnage universellement respecté des Indiens, Otéiti, met tout en question, car, sur l'ordre de cette sorte de divinité vivante, ses Bonnets-Noirs l'abandonnent, et les serviteurs d'Otéiti s'emparent de lui.

L'agonie d'une Race

I

La défection des Cœurs-de-Feu.

Malgré les travaux de quelques savants distingués, l'histoire des races primitives de l'Amérique est aujourd'hui à peu près complètement inconnue. Il est donc impossible d'assigner une origine plausible au pouvoir attribué par les Indiens au personnage qui répondait au nom bizarre d'Otéiti et à la discréption de qui la défection des Cœurs-de-Feu mettait notre Coucou. Un instant de silence suivit les paroles par lesquelles celui-ci avait exprimé à ses compagnons de tant de périls les sentiments que lui inspirait leur abandon, puis Otéiti lui-même prit la parole d'un ton impérieux.

« Que l'Oiseau-Moqueur se hâte, dit-il, les blancs doivent à cette heure se mettre en marche pour attaquer les Bonnets-Noirs qu'ils croient avoir cernés; quand ils s'apercevront que leurs proies se sont

échappées, ils vont se lancer sur leurs traces, et il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici. Coucou hésita, puis, désormais convaincu qu'il allait être séparé de ses guerriers il prit le parti de faire semblant de s'incliner : appelant Sam Lee qui avait écouté sans comprendre grand'chose, il lui dit : « Voyez-vous, mon frère Sam, que j'avais bien raison de vous dire de laisser où il était le lingot de plomb que vous aviez envie de vous colloquer dans la « cafetière »? Qui sait ce qui va advenir de moi, maintenant? — Comment, comment, s'exclama le marin, c'est... c'est donc vrai, ce marchand de pastilles du sérapil veut vous garder avec lui? — Vous n'aviez pas encore compris? Eh bien ! mon vieux papa, alors je retire ce que je viens de dire : vous pouvez y aller même d'un boulet de canon, parce qu'avec une tête aussi dure que la vôtre, vous ne risquez rien, il n'entrerait pas ; aussi, il me garde avec lui, et ces tourtes d'Indiens de.... Enfin, inutile de récriminer.... — Mais je vais me mettre en travers, moi et.... — Vous allez rester tranquille. Qu'est-ce que vous voulez faire, tout seul? Puisqu'il n'est pas, dans tout ça, question de vous, vous allez filer avec les Cœurs-de-Feu, jusqu'à leurs villages ; je ne pense pas qu'ils s'y opposent.

De toute façon, vous tâcherez, ensuite, de vous mettre en relations avec un

colonel américain qui s'appelle le colonel Lake Evans ; vous vous souviendrez?... Et vous lui direz, qu'en échange du service que Coucou, le petit Français, lui a rendu jadis, je le prie d'assurer le sort de mon amie Pauline, la petite-fille de votre compagnon Laforest ; il sait tout ce qu'il a besoin de savoir à son sujet, je le lui ai raconté quand nous nous sommes vus près de Pilcomayos et il a même pris l'essentiel par écrit — Oui, oui, je chercherai ce colonel, je le trouverai. — Vous n'aurez pas de peine, parce qu'il doit commander une partie des troupes de la frontière du Texas. — Bon. Mais vous? — Vous lui expliquerez que, pour n'en pas perdre l'habitude, je me suis encore fourré, une fois de plus, dans le pétrin jusqu'aux oreilles, mais que ça n'a pas d'importance : je me débrouille toujours, moi. Voilà tout ce qui vous regarde ; songez à Pauline et ne vous occupez pas de moi, je suis assez grand pour me tirer d'affaire tout seul. Une poignée de main et trottez-vous. »

Absolument bouleversé, encore plus effaré, le vieux marin s'approcha :

— Vous avez la figure d'un homme qui a reçu une cathédrale sur la tête, lui dit le Parisien. Il n'y a pas de quoi, allez, Arroonah, venez ici : à votre tour... Voyez, copain, voyons, vieux frère, n'ayez donc pas cet air de chien battu, ça ne va pas du

tout à votre genre de beauté. Eh oui, nous allons nous quitter par la volonté de votre prophète à la manque, et par la vôtre aussi, puisque... Bah ! c'est comme ça puisque c'est comme ça. Vous allez prendre le commandement de la troupe à ma place, et sous la conduite des guides que vous a promis le nommé Otéiti, vous irez rejoindre Sittbock, puis vous trotterez jusque chez Bill-Bull à qui vous raconterez mon aventure. Vous emmènerez avec vous le vieux père Sam d'abord, puis le señor Rodriguez Sancha. Sam sait ce qu'il a à faire ; quant à Rodriguez, vous direz à Bill-Bull qu'il me le garde jusqu'à ce que je revienne le voir, car vous pensez bien que je n'ai pas l'intention de passer le reste de mes jours en la société de votre magot, si rigolo qu'il soit avec son collier autour du cou comme le caniche d'une vieille rentière. Donc, que Bill-Bull me garde le Rodriguez, entendez-moi bien, à moins qu'il ait occasion de le remettre entre les mains du colonel Lake Evans : dans ce cas-là, qu'il le livre pour être jugé. Vous avez bien compris ? Oui ?... Eh bien ! sauvez-vous alors, parce que voilà l'échappé de la baraque aux phénomènes qui s'impatiente. Et sans rancune, Arroonah !

Le jeune Indien serra d'un air sérieux, sans nulle expression de regret, la main de

son compagnon de tant d'aventures ; puis, sur un ordre d'Otéiti, toute la troupe des Cœurs-de-Feu, précédée des guides annoncés, se mit en marche. Seul, Sam Lee ne se décidait pas à s'éloigner et Coucou eut de la peine à le calmer, car il menaçait de se livrer à d'inutiles violences. Il se résolut enfin à partir, les larmes aux yeux, en criant des adieux d'une voix étranglée. Mais, de tous les Indiens, pas un seul ne se retourna, pas un n'eut une seconde d'expansion, pas un n'eut un regard pour le jeune chef qui les avait conduits au combat et à la victoire. Et alors, subitement, Coucou eut la claire vision d'une vérité : ces hommes qui, jusqu'alors, lui avaient constamment obéi avec la plus exacte discipline, et rendu justice à ses rares qualités guerrières, n'avaient jamais éprouvé aucune sympathie pour lui. Jamais, entre eux, n'avait existé cette communion d'idées, cette confiance amicale qui règne chez nous entre des soldats et un officier qui « sait les prendre ». Ils avaient exécuté ses ordres, ils l'avaient suivi parce que leur chef Bill-Bull l'avait exigé, mais, quels que fussent les services qu'il eût rendus à leur tribu, il n'en était pas moins demeuré pour eux un étranger, mieux ! un blanc, c'est-à-dire, au fond et à dire vrai, un ennemi.

Cette indifférence, à son égard,

d'hommes qu'il croyait dévoués à sa personne par affection plus que par l'ordre de leur sachem, fut ce qui, dans son aventure actuelle, impressionna le plus notre gamin. Ce fut avec un véritable serrement de cœur qu'il vit la troupe de ses anciens compagnons d'armes disparaître au delà d'une colline, et il était tellement plongé dans une réelle affliction qu'il s'aperçut à peine qu'on l'entraînait sans violence du côté des chevaux. Il ne revint pleinement à lui que lorsque la voix d'Otéiti l'eut invité à se mettre en selle : alors il regarda autour de lui. Il y avait là environ vingt-cinq hommes, tous vêtus et armés à peu près comme celui qu'il avait déjà remarqué — sauf qu'une demi-douzaine avaient des fusils — tous remarquablement grands et vigoureux : fait assez rare chez les Indiens, nul d'entre eux ne portait la moindre peinture, ni le moindre ornement baroque. Deux remarques l'intéressèrent surtout. Otéiti, lui-même, avait enfourché un grand cheval bai, dont la selle portait sur le devant une espèce de poignée ; le Parisien ne manqua pas de le comparer intérieurement à un chimpanzé sur le dos d'un gros chien. Coucou s'aperçut en outre que l'homme, le géant sur les épaules de qui le sorcier avait accompli le voyage nocturne, était à cheval, lui aussi, mais il avait les yeux recouverts d'un épais lam-

beau d'étoffe noire, et le mors de sa jument grise était réuni par une courroie à la monture d'un autre cavalier. Tandis qu'Otéiti donnait ses ordres, notre gamin cherchait vainement l'explication de cette particularité. La voici, telle qu'il la connut plus tard. Obligé, pour sauvegarder le mystère qui constituait le plus clair de son prestige, de profiter parfois de la nuit pour effectuer ses rares déplacements, le sorcier avait toujours à sa disposition, un ou deux hommes qui n'avaient autant dire *jamais vu la lumière du jour*; depuis leur enfance, ils vivaient dans les ténèbres, et lorsqu'ils étaient exposés aux rayons du soleil dont ils n'auraient pu supporter l'éclat, on leur entourait le visage d'un masque sombre. Ainsi, presque aveugles en pleine lumière, leur vue avait-elle acquis, dans l'ombre la plus épaisse, une telle acuité qu'ils se dirigeaient avec une sûreté parfaite, dont leur maître profitait pour se faire guider, et, à l'occasion, porter par eux. En ce moment cette explication aurait certainement fort étonné Coucou : il devait avoir d'autres surprises pendant son séjour dans cette bizarre peuplade.

Otéiti, cependant, ne se décidait pas à donner l'ordre du départ, il semblait qu'il attendit quelque chose. Durant ce répit, Coucou jeta un rapide coup d'œil autour de lui, pour se rendre compte des possibi-

lités de fuite ; il n'y en avait aucune, ainsi qu'il s'en convainquit tout de suite. Les six hommes qui s'étaient emparés de lui, à cheval eux aussi, l'entouraient de toutes parts, ne le quittant pas des yeux, et quelques autres formaient encore, tout autour, un second cercle d'investissement. Alors, il se décida à adresser la parole. à Otéiti : « L'Oiseau-Moqueur, dit-il, voudrait poser une question à son père. — Qui est l'Oiseau-Moqueur, répliqua l'Indien, et qui est son père ? L'Oiseau-Moqueur est le nom d'un homme à la peau rouge : or, il n'y a pas d'homme rouge sur le cheval que monte celui qui vient de parler, mais un blanc qui a pris les apparences d'un fils de la Tortue. Et Otéiti, qui est un vrai Peau-Rouge, ne saurait être le père d'un blanc. — Qu'est-ce qu'il raconte avec sa Tortue ? pensa Coucou. S'il croit que ce brave animal est un de ses ancêtres, il se trompe, car il doit plutôt descendre du crapaud ; il me déplaît maintenant ce bonhomme ! Alors, reprit-il à haute voix, d'un ton presque agressif, qu'Otéiti me réponde, à moi, jeune homme blanc. Pourquoi est-il venu à l'aide des Bonnets-Noirs ? pourquoi a-t-il fait de leur chef son prisonnier ? et quel traitement compte-t-il faire subir à ce prisonnier ?

Otéiti le fixa froidement de ses petits yeux aigus. « Tu parles nettement, enfant,

dit-il ; et ta jeune voix sonne clair ; mais tu ne sauras pas encore ce que tu brûles de connaître. Et quand tu le sauras, peut-être regretteras-tu de ne plus l'ignorer... »

II

Prisonniers des Constructeurs-de-Tertres.

Coucou, bien entendu, ne se laissa pas autrement émouvoir par ces menaçantes paroles. D'ailleurs, deux cavaliers arrivant à fond de train ne tardèrent pas à attirer son attention. C'étaient, eux aussi, des Constructeurs-de-Tertres » qui échangèrent avec leur chef un court dialogue. Et tout aussitôt celui-ci jeta un ordre et la troupe s'ébranla. Encore une fois, l'infortuné Parisien eut la velléité de fuir compagnie à son escorte, mais celle-ci l'encadrait toujours : il n'y avait rien à faire. L'allure s'accéléra jusqu'au galop allongé, une colline fut escaladée en un clin d'œil, et la forêt disparut aux regards du prisonnier...

Il est inutile d'insister sur les amères réflexions de notre gamin, lesquelles, on le devine, n'étaient pas couleur de rose. Une fois de plus, la colère grondait en lui contre la destinée qui, avec une âpreté inexplicable, s'acharnait sur lui, multipliait les

périls et dressait sous ses pas les embûches les plus inattendues. Et il n'est que juste de reconnaître qu'il avait sujet de se plaindre : sa tâche était terminée, le but que lui avait proposé Bill Bull et qu'il avait accepté de poursuivre était atteint, le conflit était allumé entre Américains et Mexicains ; don Rodriguez Sancha était en son pouvoir ; il ne mettait pas en doute qu'il eût, sans l'intervention d'Otéiti, réussi à rompre le cercle d'investissement dont les planteurs s'étaient flattés de l'enserrer, et ensuite rien ne se fût opposé à ce qu'il rejoignît la forte troupe des Cœurs-de-Feu campée à la limite du désert pour filer ensuite avec elle, vers les villages de la tribu ; il aurait sans peine exigé que l'itinéraire fût réglé de façon à passer par Pyzdry, où il aurait pris Pauline avec lui. Ce n'aurait plus été qu'un jeu de la conduire ultérieurement aux États-Unis où, avec l'aide du colonel Lake Evans et de son « très bon cher ami », il aurait pris ses dispositions pour retourner en France avec elle ; le papa et la maman Coulombet auraient eu une fille de plus, voilà tout.

Or, de tous ces beaux projets, que restait-il ? Rien ; c'était la chute, le désastre, la débâcle. Ah ! s'il avait pu prévoir les résultats de l'intervention de cet absurde Otéiti, de ce ridicule fantoche sorti tout

d'un coup de l'ombre nocturne, sans que nul eût pu deviner d'où il venait, comment il se trouvait là, ce qu'il y était venu faire ! Mais les choses avaient pris un cours si brusque et si inattendu qu'aucune prévision n'avait été possible : la défection des Cœurs-de-Feu avait achevé de le réduire à l'impuissance ; et maintenant il était là, captif, étroitement surveillé, et absolument à la merci de ce personnage mystérieux dont les sentiments ne paraissaient pas particulièrement sympathiques à son égard...

Il s'abandonna assez longtemps à ces tristes pensées, cependant que les chevaux, d'une allure rapide et souple, continuaient à parcourir la plaine mamelonnée et assez fertile d'apparence, faisant route vers le nord-ouest, sans doute dans une direction à peu près parallèle au Rio. Ces chevaux étaient des bêtes splendides, d'une qualité supérieure à ceux des Cœurs-de-Feu ; et c'était comme en se jouant qu'ils se maintenaient des heures durant au galop. En vain le Parisien essaya de lier conversation avec ses gardiens, nul ne lui répondit ; quant à Otéiti, il se tenait constamment à cinquante pas en avant, cramponné à la poignée de sa selle, à laquelle, seule, il devait de ne pas choir. Ce ne fut que vers midi qu'il donna enfin le signal de la halte.

A peine eut-il mis pied à terre que Coucou, suivi de quatre Indiens, se dirigea vers lui. « Homme rouge, lui dit-il d'un ton résolu, je veux, je veux savoir où vous me menez. Puisque vous paraissiez renseigné sur mon compte, vous ne devez pas ignorer que je suis l'ami des hommes de votre race ; j'ai combattu à côté d'eux, je les ai conduits à la victoire ; et c'est l'un de leurs chefs les plus réputés, le sachem Bill-Bull, qui m'a confié le soin de les commander. Pourquoi donc me traiter en ennemi ? — Otéiti, répliqua froidement le nain, n'est pas l'ennemi du jeune blanc, mais il veut l'emmener avec lui parce qu'il a besoin de son concours pour l'accomplissement d'une œuvre qu'il entend réaliser. Que le jeune homme blanc m'écoute. Otéiti a entendu raconter bien des choses sur son compte ; il a entendu dire que, dans sa tête d'enfant, habitait la sagesse d'un vieillard, et qu'il n'était pas un de nos chefs de guerre dont le coup d'œil et la promptitude à se décliner pussent rivaliser avec les siens. Ce sont là des qualités précieuses : il ne faut pas qu'elles soient perdues et Otéiti veut les employer. — Je ne comprends pas ! — Voici peu de jours, plusieurs de mes guerriers vinrent m'avertir que l'Oiseau-Moqueur et les siens parcourraient les bords du Rio ; je songeai aussitôt que

c'était le Grand-Esprit qui l'envoyait vers moi, et je partis pour le rejoindre ; plusieurs fois, mes hommes perdirent sa trace, mais ils la retrouvèrent grâce aux blancs, ses ennemis, à qui ils avaient réussi à faire agréer leurs services : ce furent ces blancs eux-mêmes qui mirent mes jeunes hommes sur les traces de l'Oiseau-Moqueur et qui les chargèrent, après avoir reconnu la présence des Bonnets-Noirs sur les bords du Rio, d'occuper pendant la nuit une partie de la forêt, en attendant l'attaque qui devait avoir lieu au point du jour. Aussitôt averti, j'accourus jusqu'au campement des Bonnets-Noirs, et je les conduisis facilement hors de cette forêt, puisque c'étaient mes guerriers qui avaient la mission de la surveiller. — C'est bien, fit Coucou qui avait écouté ces éclaircissements rétrospectifs avec intérêt, mais pourquoi ne m'avoir pas laissé partir avec ma troupe ? — Les oreilles de l'Oiseau-Moqueur sont ouvertes, pourtant ; son esprit si subtil serait-il fermé ? Ne lui ai-je pas dit qu'Otéiti avait besoin de lui ? — Pour faire quoi ? je n'ai pas confiance du tout, moi, vous savez. Du reste vous avez tout à l'heure prononcé une phrase qui n'était pas précisément rassurante, alors... Oui ou non, voulez-vous m'expliquer ce que vous désirez de moi ? — Un jour viendra où Otéiti parlera clai-

rement : ce jour est proche. — Moi, je trouve qu'il est encore trop éloigné : c'est tout de suite que... »

Très calme, Otéiti l'interrompit pour jeter un ordre en son langage. Instantanément, l'infortuné Parisien se vit terrassé par ses quatre gardes du corps : ses poignets furent rudement garrottés par une courroie de cuir, une sorte de sac, muni d'une coulisse qu'on lui serra au cou, entoura sa tête ; et il ne vit plus rien. Il sentit qu'on l'emportait, qu'on l'installait sur sa selle où un système compliqué de liens l'assujettit incontinent ; puis la voix quelque peu railleuse d'Otéiti retentit à nouveau : « Qui, de l'aigle ou de l'oiselet qu'il tient dans ses serres, a le droit de parler en maître ? dit-elle. L'Oiseau-Moqueur *veut* savoir, l'Oiseau-Moqueur *veut* qu'on lui explique... Quand il sera le plus fort, il exprimera ses volontés, mais pour l'instant, qu'il se taise et qu'il obéisse... »

Se débattre, essayer de se dégager, Coucou ne l'essaya même pas, parce que c'eût été prêter encore aux faciles ironies du sorcier ; il se tint donc parfaitement tranquille, se bornant à faire, intérieurement, le serment de rattraper sans courir cette espèce de caricature qui, non content de le ficeler comme une saucisse, se payait encore sa tête par-dessus le mar-

ché ; et il évoqua les aventures du même genre dont, finalement, il s'était toujours tiré à son honneur. D'ailleurs, la course ne tarda pas à reprendre, course à l'aveuglette et dans des conditions vraiment peu agréables pour le pauvre ex-sachem. Il respirait encore assez facilement, car le sac, évidemment préparé à l'avance, était à cet effet percé de petits trous, mais il lui était impossible de saisir le moindre détail du paysage, et, fait plus grave, de se rendre compte de la direction suivie : ce fut donc en tête-à-tête avec ses sombres pensées qu'il chevaucha jusqu'à la nuit, guidé par un Indien dont le cheval était lié au sien.

On devine avec quel soupir de soulagement il se vit enlever son sac : hélas ! cette satisfaction fut de courte durée, car aussitôt, il constata, d'abord qu'il faisait tellement sombre qu'il distinguait à peine les hommes qui circulaient à quelques pas de lui, ensuite qu'il se trouvait dans un bois assez touffu. Or, tous les bois se ressemblent à peu près, ce qu'il en apercevait ne pouvait lui servir de point de repère. Il se laissa tristement attacher au pied d'un arbre, mangea du bout des dents une galette de maïs et de la viande séchée ; puis, profitant de ce qu'on avait desserré ses liens et qu'une grosse couverture de laine, outre son manteau de Cœur-de-Feu

lui offrait une couche relativement confortable, il s'allongea et ferma les yeux. Peu après, les Indiens allumèrent des foyers ; et, à leur lueur, il aperçut Otéiti plongé dans de profondes réflexions : « C'est pourtant cette espèce de singe qui est cause de tous mes malheurs, ronchonnait-il ; sans lui, je serais encore général en chef des Bonnets-Noirs, avec, autour de moi, un tas de bonshommes qui m'obéiraient au doigt et à l'œil, qui, à la halte, me dresseraient une cabane pour m'éviter de m'enrhumer, à la tête desquels je me couvrirais de gloire comme Napoléon à la bataille de Poitiers et Charles Martel à celle d'Austerlitz... non, je me trompe, c'est le contraire. Et au lieu de cela, regardez-moi de quoi j'ai l'air, attaché au pied de ce sycomore comme un baudet qu'on a mené au pâturage : grandeur et décadence de Coucou ! Si j'étais savant, je ferais un bouquin là-dessus, et un bouquin qui ne serait pas piqué des vers et qui ferait la pige à ceux de M'sieu Lamartine et même de M'sieu Ponson du Terrail... Oh ! mais ça ne va pas durer ! ah que non ! Ce que je vais lui brûler la politesse à cet Otéiti, attends un peu, mon colon ! Tu crois tenir Coucou, toi, et l'empêcher de s'en sauver quand ça lui chantera ? Il y a des citoyens qui ne doutent de rien, parole, seulement qu'est-ce que ça leur rapporte ? Des désil-

lusions, pas plus : j'ai bien peur que ce soit là tout ce qui attend mon particulier aux grelots... »

Ayant ainsi, en son style imagé, formé le projet bien arrêté de s'évader dès que les circonstances le permettraient, il sonda l'ombre autour de lui pour voir si, par hasard, le moment favorable ne serait pas arrivé ; mais dans l'ombre, il vit, à quelques pas, briller d'abord deux paires d'yeux fixés sur les siens, puis le fer de couteaux et de haches de guerre. « Ce sera pour la prochaine fois, murmura-t-il. Il faut être patient dans la vie, c'est le meilleur moyen de trouver que les choses viennent assez vite. Dormons toujours, et rêvons que nous sommes devenu empereur du Mexique, des Indes et des Bati-gnolles, ça nous consolera de nous être fait dégommer de nos hautes fonctions civiles, politiques et militaires. »

III

Chez Otéiti.

Pendant les six jours qui suivirent, les Indiens et leurs captifs ne quittèrent leurs chevaux que pour leur accorder le repos indispensable, prendre leurs repas et dormir quelques heures chaque nuit. Et Cou-

cou, lui, pendant tout ce temps, ne quitta que durant les stationnements le sac dont ses ravisseurs avaient gratifié sa jolie tête énergique et fine ; pas une seule fois on ne lui délia complètement les bras ni les jambes. Jamais, depuis qu'il courait les aventures, il n'avait rencontré gardiens aussi méfiants et aussi vigilants ; ils étaient toujours au moins deux à ses côtés qui ne le perdaient pas du regard, qui s'asseyaient auprès de lui pendant qu'il dormait, qui flanquaient son cheval au cours des étapes. Que faire, que tenter en de pareilles conditions ? Sa colère, née surtout du contraste de son actuelle situation de captif avec celle qu'il avait eue à la tête de ses guerriers, devenait une véritable fureur, et, dans ses monologues ou ses réflexions, il incriminait tout le monde, et surtout ses Bonnets-Noirs, qui l'avaient lâchement abandonné sur l'ordre de ce « polichinelle qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam ». Il en venait à regretter les services qu'il leur avait rendus, à méditer des vengeances terribles.

Les seuls événements marquants furent d'abord la traversée à la nage de plusieurs rivières, dont une, en raison de sa largeur, lui parut être le Rio-Grande-del-Norte ; cela semblait d'ailleurs fort logique, car d'après le peu qu'il savait des Constructeurs-de-Tertres, leur pays devait être au

nord-ouest du lieu où, pour la première fois, il s'était trouvé en relations avec eux ; forcément donc, on devait franchir le Rio pour y parvenir. Mais, du terrain parcouru, de la direction exacte suivie, il ne savait rien. Si l'on ajoute qu'il accomplissait ce voyage dans des conditions fort incommodes, on comprendra sans peine qu'il devait avoir hâte de le voir se terminer. Les deux dernières étapes surtout, en raison de la nature fort accidentée du terrain, furent pénibles ; lors donc qu'un soir, il entendit Otéiti prononcer ces mots : « Nous sommes arrivés ! », il ne retint pas une exclamation de joie. Tout aussitôt on l'invita à mettre pied à terre, puis son sac lui fut enlevé et, avidement, il regarda autour de lui.

Le lieu où il se vit lui parut un vaste plateau couvert d'herbe avec, ça et là, quelques bouquets d'arbres. Mais, d'un côté, sa vue était bornée par un monticule gazonné haut d'une dizaine de mètres et long de deux cents environ ; il tressaillit, car ce devait être là de ces Tertres dont les ancêtres de ses gardiens avaient fait des demeures, des temples et des nécropoles. Il n'eut d'ailleurs guère le temps de l'examiner, car Otéiti, se rapprochant, lui dit d'un ton singulier : « Regarde, enfant, regarde le ciel et la terre, et les oiseaux qui volent, et tout ce qui t'entoure,

regarde tout cela, oui, car... » Il n'acheva point, mais le Parisien comprit tout de suite qu'il devait, dans l'esprit du sorcier, être voué à une réclusion perpétuelle dans un but qui ne tarderait pas à se dévoiler. Il serra les poings et murmura en français : « Oui, oui, cause toujours, mon vieux, j't'écoute.. Il y a des bêtises qui se laissent mettre en cage, mais je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup qui ressemblent à bibi ! » Sans brutalité, mais avec une vigueur contre laquelle il n'y avait rien à faire, quatre Indiens le saisirent, interrompant ses récriminations, et l'entraînèrent le long du tertre, jusqu'à un buisson qui poussait au ras du sol, et qui était composé d'arbustes flexibles analogues aux ajoncs. Ils le poussèrent à travers les branches qui, très touffues, le fouettaient au passage et entravaient sa marche, pour se refermer aussitôt sur leur groupe ; il se vit bientôt, sans trop de surprise, dans une excavation qui était probablement l'entrée d'un couloir souterrain. En effet, une torche brilla, à la lueur rouge de laquelle il parcourut une galerie où deux hommes s'avançaient à l'aise ; ce trajet ne dépassa pas, du reste, une dizaine de mètres, car brusquement, la galerie se terminait ; seulement, à gauche, il y avait une porte grossière, mais solide, que ses guides poussèrent pour le faire pénétrer

dans une vaste salle, souterraine elle aussi, bien entendu, et qui offrait un aspect vraiment curieux.

Elle mesurait bien cinquante mètres de long sur dix de large et quatre de haut. Les parois étaient formées par la terre nue, que soutenait ça et là une charpente rudimentaire ; et, dans l'espace vide, s'élevaient quatre cabanes faites de peaux de buffle, de bois et de branchages, semblables à celles que se construisent les Indiens nomades quand ils séjournent quelque temps sur un terrain de chasse. Une dizaine de petites lampes, ou, pour mieux dire, de calebasses pleines d'huile et où trempait une mèche, éclairaient vaguement ce lugubre séjour. Dans un coin, à proximité de l'une des cabanes, des caisses, dont quelques-unes sans couvercle étaient entassées : il y en avait bien une vingtaine. La présence de ces emballages était déjà singulière, d'autant que plusieurs portaient, en grandes lettres noires, des marques indiscutablement européennes. Mais d'autres objets, encore bien plus inattendus, sollicitèrent la curiosité du gamin : des chaises de paille, deux fauteuils couverts de reps moisî, une table ronde et... et un piano ! Parfaitement, un piano à demi recouvert d'une housse, et dont le bois était ça et là marbré d'une mousse verdâtre ; certes, il paraissait en

assez mauvais état, mais enfin c'était un piano !

« Celle-là, par exemple, elle est forte ! s'exclama le Parisien à haute voix. J'en ai déjà vu, dans ce pays, et de toutes les couleurs, mais ça, ça dépasse tout ! Qui sait si tout à l'heure, dans une de ces cabanes, je ne vais pas découvrir un salon Louis XV et une chambre à coucher dernier style ! Eh ! mais ! on va se payer du bon temps, par ici ! A nous le confort moderne, à nous les meubles pur chic ! »

L'arrivée d'Otéiti lui-même arrêta seule cette explosion de joie.

« Tenons-nous bien, voilà le proprio, fit le Parisien ; ou plutôt le « singe », dans tous les sens du mot. Comment, oui, comment ce bonhomme-là peut-il être possesseur d'un piano, et de chaises, et de fauteuils, sans compter sans doute tout ce qu'il y a encore dans ces caisses ? Il faudra, bon gré mal gré, qu'il me raconte ça... Oh ! oh ! mais il y a déjà des habitants ici : les concierges de l'immeuble probablement ». En effet, huit ou neuf Indiens, dont deux hommes, une femme et le reste composé d'enfants des deux sexes, étaient, sans que Coucou s'en fût aperçu, sortis d'une cabane, le considérant curieusement à distance. A la vue d'Otéiti, ils se précipitèrent vers lui et s'agenouillèrent, les coudes et le front contre terre ; il leur

adressa quelques paroles et ils se relevèrent pour se tenir ensuite constamment à quelques pas, dans une attitude de respect et de soumission.

Sans s'occuper d'eux davantage, le sorcier, qui était suivi de deux guerriers et de son porteur habituel démunis de son bandeau noir, s'avança vers Coucou et lui dit : « Le jeune guerrier blanc a pénétré dans la demeure que construisirent mes ancêtres. C'étaient des hommes puissants et si le Grand-Esprit les ramenait sur la terre, ils feraient honte à leurs fils de leur faiblesse actuelle. Mais le passé peut redevenir le présent, et c'est à le faire renaître qu'Otéiti veut travailler. L'Oiseau-Moqueur — puisque c'est sous ce nom que le jeune blanc est connu des Peaux-Rouges — l'Oiseau-Moqueur n'est pas le premier blanc dont les pieds ont marqué leur empreinte sur le sol de ce temple ; un autre y vint avant lui, voici cinq soleils, et c'est lui qui y apporta tous ces objets, œuvres de ses frères, et dont Otéiti ni les siens ne connaissent l'usage. Que l'Oiseau-Moqueur se repose, qu'il mange, qu'il dorme. Il restera ici sous la garde de plusieurs de mes guerriers ; l'une de ces cabanes lui servira de logis. Demain, Otéiti reviendra ; il parlera à l'Oiseau-Moqueur, il lui racontera une histoire et il lui expliquera ce qu'il attend de lui. J'ai dit. »

Le Parisien ne répliqua rien, et, de fait, il n'y avait rien à répondre. Le nain, qu'il dominait de toute la tête, attendit un instant, puis fit demi-tour et s'éloigna ; la porte se referma sur lui et les hommes qui l'accompagnaient et Coucou resta seul en compagnie des quatre guerriers qui l'avaient amené, et de la famille qui, semblait-il, habitait ce souterrain séjour. Deux de ses gardiens s'établirent sur des nattes en travers de l'unique issue, tandis que les autres, pénétrant dans l'une des cabanes, lui faisaient signe de les y suivre. Le mobilier en était fort rudimentaire, quatre couchettes formées de pieux fichés en terre et soutenant une natte de joncs tressés, avec des couvertures jetées par-dessus, quelques ustensiles de cuisine, des vêtements épars, un grand coffre de bois. Mais il s'y trouvait encore autre chose qui tout de suite attira son attention et dont il s'empara avec une réelle émotion : c'était, jeté à l'abandon sur le couvercle du coffre, un livre garni d'une couverture en maroquin rouge. Il l'ouvrit, chercha le titre : c'était un ouvrage français, le célèbre *Esprit des Lois* de Montesquieu.

« Un livre, un bouquin français ! murmura-t-il d'une voix tremblante. Il y a si longtemps que je n'avais rien lu, si longtemps que je n'avais pas contemplé des caractères imprimés ! Est-ce que je sais

encore lire, seulement ? C'est que je deviens un vrai sauvage, encore deux ans de cette vie-là, et je serais bon à finir mes jours dans un wigwam entre un tomahawk et un calumet. Un livre, et un livre français ? Alors ce blanc qui m'a précédé ici, ce serait donc un compatriote ? Et pourquoi a-t-il amené tout son mobilier ?...

L'un des Indiens interrompit son monologue en lui désignant du geste une couchette sur laquelle il avait déposé les éléments d'un repas assez copieux. « Bon, fit Coucou, il paraît que c'est là mon domicile... jusqu'à nouvel ordre. Eh bien ! installons-nous confortablement et prenons notre lunch ; ensuite nous ferons une heure de lecture, puis un peu de musique et nous irons nous coucher. Épatant, mon nouveau régime ! Un ministre n'en a pas autant, parole. Et moi qui grognais, et moi qui disais du mal de cet excellent Otéiti ! Mais c'est la crème des hommes, et j'ai envie de lui signer un bail de trois, six, neuf ! » Prenant sur le coffre un bout d'étoffe, il le plia sur son bras gauche comme font de leur serviette les garçons de restaurant, puis désignant d'un geste élégant les grossières jarres de terre cuite contenant son repas, il annonça d'un ton solennel : « Monsieur est servi... »

IV

Un peu d'histoire.

Malgré toutes les raisons d'inquiétude qui ne lui manquaient pas, Coucou fit un excellent dîner, composé de riz et de fèves bouillis ensemble, de galette de maïs séchées, et d'un morceau de daim grillé. Ensuite, suivi comme de son ombre par deux guerriers, il visita la crypte, où à part les cabanes, les caisses et les meubles, il ne trouva rien d'intéressant, puis il vint se jeter sur sa couchette et, tandis que les enfants indiens et même leurs parents venaient à la dérobée le contempler, il essaya de lire, à la lueur d'une des veilleuses, le livre qu'il avait trouvé. Pendant assez longtemps, il y prit un réel plaisir ; cet exercice intellectuel le rattachait à la vie cultivée dont il pouvait se croire retranché depuis des mois, et lui rappelait le temps où, sur les bancs de l'école, il s'exerçait à s'inculquer l'alphabet. Parfois, il prononçait des phrases à haute voix, pour le simple agrément de parler français, mais il était un peu humilié de constater la lenteur et l'hésitation de son déchiffrage. Seulement *l'Esprit des Lois* était pour lui une lecture passablement aride,

et il dut s'avouer que ce « bouquin », épatait sans doute, n'avait tout de même pas le don de le passionner. Alors il le fourra sous sa tête en guise d'oreiller et, s'étant roulé dans les couvertures, s'endormit du sommeil du juste.

Au bout d'un temps qu'il ne put déterminer puisque, dans ce souterrain séjour, c'était la nuit perpétuelle, il fut éveillé par quelqu'un qui le secouait d'une poigne vigoureuse : c'était Otéiti en personne, toujours pourvu de son collier de chien et drapé dans une superbe couverture à franges d'un rouge éclatant. Coucou sauta aussitôt sur ses pieds, se frotta les yeux et dit d'une voix encore empâtée : « Ce n'est pas chic de ramener si brutalement les gens au sentiment de la réalité, surtout quand ils étaient en train de faire de si beaux rêves ; justement, Otéiti, je rêvais à vous. Figurez-vous que, je ne sais comment, je vous avais emmené avec moi à Paris, et là après vous avoir mis une muselière et une laisse, je vous montrais dans une baraque à la foire de Montmartre. Pour vous voir, ça ne coûtait que quatre sous, moitié prix pour les militaires et les enfants. Eh bien ! mon vieux père, vous me croirez si vous voulez, je faisais des affaires d'or, et je voyais déjà le moment où j'allais pouvoir me retirer avec un magot qui se portait bien ! — L'Oiseau-Moqueur,

répliqua l'Indien d'un ton méprisant, parle comme l'animal ailé dont il porte le nom, sans se préoccuper du sens de ses paroles, sans que nul l'oblige à remuer la langue et les lèvres. Qu'il se taise, et qu'il vienne avec moi. »

Souriant de cette mercuriale assez méritée, le Parisien obéit et, sur les traces du sorcier, se dirigea vers l'amas de caisses et de meubles que, déjà, les guerriers indiens s'appliquaient à démolir. Les couvercles des caisses étaient à peine maintenus par quelques clous, et il fut aisé de les enlever ; alors apparurent aux yeux de notre gamin quantité d'objets dont la présence en ce lieuacheva de l'étonner. Il y avait un peu de tout, des étoffes en grande quantité, des bibelots sans valeur, de ceux dont les sauvages aiment à se parer, des perles de verroterie, de la vaisselle, des ustensiles de cuisine, des instruments de chirurgie, des cannes à pêche, des montres et deux petites pendules, des couteaux, des serrures, des lampes à huile ; enfin, il découvrit un nombre assez important d'appareils électriques destinés évidemment à des tours de physique amusante, car à cette époque-là, on n'avait pas encore tiré de l'électricité les effets qu'on en obtient aujourd'hui. Enfin, une grande caisse était pleine de livres de tous formats, anglais et français. Coucou en feuilleta

quelques-uns ; il y avait de tout, depuis des romans et des ouvrages d'histoire ou de science pure, géométrie, physique, algèbre, géologie, jusqu'à des albums d'images comme ceux que l'on donne chez nous aux tout petits.

Otéiti qui l'observait sans mot dire, paraissait extrêmement curieux de savoir si son captif pouvait se servir des divers instruments qu'il venait de lui montrer ; le gamin ayant avoué que quelques-uns d'entre eux lui étaient inconnus, il eut un geste mécontent et dit sèchement : « Il faudra que l'Oiseau-Moqueur apprenne à les manier. Un blanc est un blanc, et les blancs savent tout ; c'est parce qu'ils ont eu l'habileté de dérober leurs secrets à la terre, aux ondes et au ciel, qu'ils ont vaincu les hommes rouges ; quand ceux-ci seront aussi instruits qu'eux, ils triompheront à leur tour, car ils sont plus forts et plus braves. — Bah ! fit Coucou. Et vous comptez sur moi pour vous initier aux mystères de la science européenne ? — L'Oiseau-Moqueur voulait qu'Otéiti lui dévoilât ce qu'il désire de lui ; eh bien ! Otéiti va le renseigner. Que l'Oiseau-Moqueur ouvre ses oreilles toutes grandes pour ne pas perdre une seule de mes paroles. »

Le sorcier rouge s'assit sur une petite caisse renversée et, ses coudes sur ses

genoux, le front dans les mains, les yeux fixés à terre, il entama un interminable récit que son jeune interlocuteur, installé lui aussi sur un siège improvisé, écouta avec une vive curiosité. Nous allons le résumer aussi succinctement que possible.

Ce fut tout juste s'il ne remonta pas à la création du monde ; en tout cas, il débuta en racontant à sa façon celle des diverses races humaines. Le Grand-Esprit, exposa-t-il, après avoir tiré du néant la terre, les eaux, les étoiles, les animaux, les plantes, s'avisa que son œuvre était incomplète parce que, de tous les êtres vivants qu'il avait créés aucun n'était nettement supérieur aux autres en intelligence ni en force.

Il se mit donc à en pétrir quelques-uns d'un modèle inédit, et c'est ainsi qu'après quelques essais, il façonna trois hommes, présentant une forme à peu près semblable à celle que nous avons aujourd'hui. Il fut assez satisfait de son travail ; un seul détail lui déplut, la couleur qu'il avait donnée à la peau de ses créatures, lesquelles étaient toutes trois d'un noir d'ébène. Désireux de remédier à cet inconvénient, il les conduisit sur le bord d'une rivière où coulait une eau limpide, et leur ordonna de s'y immerger complètement, l'un des hommes obéit sur-le-champ, et en sortit avec la peau blanche ; un second ne se décida qu'après

avoir fait des façons : quand il revint sur la terre ferme, son épiderme n'était plus ni blanc ni noir, mais d'un brun rougeâtre ; quant au dernier, il ne voulut rien savoir et, à la grande indignation de son Créateur, resta obstinément sur la rive.

Alors le Grand-Esprit se fit apporter trois paquets soigneusement enveloppés dans des morceaux d'étoffe, et il en remit un à chacun des trois hommes qui s'empressèrent de regarder ce qu'il y avait dedans.

Le noir y découvrit un joug semblable à celui dont on se sert pour accoupler les bœufs avec quelques instruments aratoires ; le rouge, un arc, des flèches, des ustensiles de pêche ; le blanc, un morceau de par-chemin sur lequel étaient tracés des signes incompréhensibles, et un fouet. « Voilà, leur dit le Grand-Esprit, les symboles de vos destinées futures. Toi, homme noir qui m'as désobéi, tu ne seras bon qu'à cultiver la terre et tu demeureras éternellement un esclave courbé sous le joug ; toi, homme rouge qui as hésité à exécuter mes ordres, tu n'auras pour ton lot que la chasse et la pêche ; toi, homme blanc, tu auras le privilège de la science, grâce à laquelle tu domineras le monde ainsi que l'indique ce fouet. Maintenant allez, et débrouillez-vous. »

A cet instant du récit, Coucou observa

que le narrateur oubliait une quatrième sorte de gens, les jaunes ; mais, pensa-t-il, on peut se tromper de ça : un de plus ou un de moins... Solennel, Otéiti continua. Les choses, à l'en croire, c'étaient déroulées exactement comme l'avait voulu le Créateur, et c'est ainsi que peu à peu, les blancs avaient envahi tous les continents, sans que nul pût arrêter leur marche triomphante. Et c'était à leur science qu'ils devaient ce résultat, puisque c'était grâce à elle qu'ils avaient su se fabriquer des armes irrésistibles, et construire les vastes pirogues sur lesquelles ils avaient passé les mers. Mais, dès leur apparition, la condition des populations qu'ils prétendaient soumettre était devenue très misérable, puisqu'elles avaient cessé d'être maîtresses chez elles. Elles avaient donc songé à chasser les envahisseurs et à les renvoyer chez eux, mais tous leurs efforts avaient partout échoué, et les progrès des hommes blancs dans la conquête du monde ne se ralentissaient pas.

A ce point de son exposé, Otéiti ouvrit une sorte de parenthèse pour retracer l'histoire du peuple auquel il prétendait appartenir, peuple dont il était, disait-il, interdit de prononcer le nom jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son antique puissance, et qu'il désignait sous le nom que les Visages-Pâles lui avaient donné : les

Constructeurs-de-Tertres. D'après lui, ce peuple aurait été autrefois très nombreux et très redouté ; c'était lui qui occupait le sud des États-Unis et le nord du Mexique actuels ; ses villes, riches et vastes, se groupaient autour des Tertres servant de temples et d'ossuaires. Mais les blancs étaient venus qui avaient chassé devant eux certaines peuplades du nord, lesquelles s'étaient ruées sur le territoire des Constructeurs-de-Tertres, il y avait eu de rudes combats, et finalement ceux-ci, battus, avaient été à peu près détruits. Ils l'auraient été complètement sans une miraculeuse intervention du Grand-Esprit en personne. Il ne restait plus guère des vaincus qu'une demi-douzaine de familles retranchées dans une forteresse et investies par plusieurs milliers de leurs ennemis, quand un matin, le Grand-Esprit, outré de voir des hommes de même race s'exterminer de la sorte, fit subitement irruption au milieu des assiégeants, sous la forme d'un géant haut comme un chêne séculaire, armé d'une lance flamboyante, et assis sur le soleil. Terreur générale, prosternations, supplications. L'Être Suprême commença d'abord par infliger aux belligérants une semonce sérieuse, leur reprochant de s'entre-dévorer alors que leur devoir eût été d'être unis ; il défendit aux vainqueurs de pousser plus loin leur avantage, leur

ordonna de respecter l'existence des vaincus qui avaient survécu aux batailles ; or, parmi ces derniers, il se trouvait un prêtre renommé par sa sagesse et appelé Otéiti ; le Grand-Esprit l'appela auprès de lui, lui parla amicalement, et finalement l'emmena avec lui sur son soleil, apparemment pour lui faire visiter son céleste empire. Otéiti ne revint sur la terre que quelques lunes plus tard, et sans doute le Grand-Esprit lui avait-il fait nombre de confidences, car, à son retour, le prêtre connaissait quantité de secrets jusqu'alors ignorés des hommes.

Depuis lors, les Constructeurs-de-Tertres, ou du moins ce qui en restait avaient, vécu en paix, respectés des autres tribus indiennes ; leur nombre s'était accru, et ils étaient maintenant plusieurs centaines qui avaient continué à résider dans le désert, auprès des monuments laissés par leurs ancêtres. Otéiti avait eu plusieurs enfants, dont il avait choisi le plus intelligent — qu'il avait, lui aussi, appelé Otéiti — pour lui transmettre les secrets qu'il tenait du Grand-Esprit, cet Otéiti n° 2, avait fait de même à l'égard de sa progéniture, de sorte que le nom et la science s'étaient ainsi transmis de génération en génération. Et comme la nouvelle de l'insigne faveur que le Maître des Choses avait daigné faire à l'Otéiti n° 1, en l'accueil-

lant dans ses domaines extra-terrestres, s'était répandue d'un bout à l'autre de l'Amérique, le prestige de ceux qui lui avaient succédé sous le même vocable était demeuré immense aux yeux de tous les Indiens. Comment désobéir au descendant direct d'un homme qui fut l'hôte du Grand-Esprit et qui, de ce fait, sans aucun doute, avait hérité d'une somme de connaissances qui faisait de lui un demi-dieu?

Pendant longtemps les Otéiti ne s'étaient servis de ce pouvoir unanimement reconnu que pour se faire une existence relativement confortable en exigeant des tributs des nations indiennes environnantes. Mais il s'était produit, quelques années auparavant, une série d'événements qui avaient mis au cœur de l'Otéiti actuel de nouvelles et infiniment plus vastes ambitions.

V

Ultimatum.

Coucou, nous l'avons dit, écoutait avec une vive attention et il se rendait bien compte que certaines de ces légendes ne représentaient qu'une déformation, due à l'imagination des sauvages, de la réalité des faits. Le nouveau récit qu'Otéiti

entama l'intéressa encore davantage, parce que, cette fois, il s'agissait de faits précis, d'autant plus certains qu'il avait sous les yeux, dans ces produits de la civilisation européenne, une preuve de leur vérité, et que l'Espagnol Enrico Fualdez y avait, peu auparavant, fait une brève allusion devant lui. Voici, toujours résumé et dépouillé de son style spécial, le récit du sorcier.

Une douzaine d'années auparavant, un jeune Européen, Français d'origine, et résidant au Canada, se serait risqué dans les déserts inconnus qui s'étendent entre l'Utah et l'Océan Pacifique, dans le but d'atteindre un fleuve aboutissant du côté du golfe de Californie, et dont le lit, à en croire certains racontars indiens, coulait à flots des pépites d'or ; il emmenait trois compagnons, dont deux Indiens auxquels, en cours de route, vint se joindre un padre (missionnaire). Après de multiples aventures, il lui était arrivé de sauver la vie d'une jeune fille autrefois faite prisonnière par les blancs, puis évadée et qu'il avait recueillie mourant de faim, laquelle se trouvait être la fille du célèbre chef Tonnerre-qui-gronde, le grand sachem de la puissante et redoutable confédération des Comanches. Cette bonne action avait valu au Français et à ses compagnons la protection de ce dernier, grâce à qui ils avaient atteint leur but, découvert le

fleuve et amassé en quelques jours une fortune immense. Là-dessus le jeune François était retourné au Canada. Or, ce n'était pas un vulgaire désir de lucre qui avait lancé ce hardi voyageur à la recherche du métal jaune ; son but était de parvenir ainsi à rétablir les affaires d'une maison de commerce que son père, mort depuis peu, avait fondée autrefois et que la ruine menaçait. Il semblait donc que, revenant cousu d'or, le jeune homme n'eût plus rien à craindre ni à désirer ; mais durant son absence, des filous avaient été assez adroits et malhonnêtes pour circonvenir ses sœurs qu'il avait laissées au Canada ; celles-ci firent si bien qu'elles le chassèrent du foyer paternel en lui subtilisant tout ce qu'il possédait, y compris la fortune qu'il avait ramenée du fleuve d'or. Les tribunaux auxquels il s'adressa lui donnèrent tort, des accusations stupides et honteuses furent lancées contre lui ; désespéré, dégoûté, il avait tout abandonné et s'en était allé retrouver Tonnerre-qui-gronde, préférant les sauvages avec leur cruauté et leur rudesse aux blancs avec leur hypocrisie et leur raffinement. Il avait épousé une fille du grand chef, et, après la mort de celui-ci, lui avait succédé dans la dignité suprême.

Aigri et ulcéré, il avait étendu à l'ensemble des hommes de sa race la repro-

bation que méritaient quelques-uns d'entre eux, et il avait voué une haine furieuse aux blancs. A partir du moment où il était devenu sachem, les Comanches et leurs alliés n'avaient plus eu un instant de repos ; ce n'étaient constamment qu'expéditions contre les villages et les villes occupés par les Mexicains ou les Américains des États-Unis, expéditions presque toujours heureuses qui se terminaient invariablement par le massacre des vaincus, sans distinction d'âge ni de sexe, par l'incendie et le pillage de leurs demeures. En cinq ans, ce chef, connu sous le nom indien d'Otumpa, avait accumulé plus de ruines que son prédécesseur en vingt ans.

Mais ces dépradations partielles ne suffisaient pas à assouvir son enragé désir de vengeance, et il rêvait de plus grandes choses : sinon l'extermination des blancs sur le continent américain, sinon leur expulsion, choses qu'il savait impossibles, du moins le partage avec eux des terres qui s'étendent entre le Canada et le golfe du Mexique ; à eux, l'est, déjà civilisé et mis en valeur ; aux Rouges, l'ouest encore à peu près inconnu, avec ses montagnes impénétrables, ses déserts infinis, où foisonnait le gibier nécessaire à leur subsistance. Seulement, pour réaliser ce plan grandiose, il fallait posséder les

moyens de le conduire à bien, c'est-à-dire la force, afin de pouvoir traiter avec les blancs de puissance à puissance. Or, c'était là une chimère, une utopie, tant que les Indiens resteraient divisés en une infinité de tribus ennemis les unes des autres, tant qu'ils ne formeraient pas *une nation*, obéissant tout entière à un seul et même chef. Le sachem ou thaloqué (chef suprême) des Comanches avait donc formé ce projet de réunir en un seul faisceau les branches éparses de la famille rouge et pour le faire passer dans le domaine des réalités il avait compté faire appel à un sentiment redoutable et puissant, la superstition. Il s'était à cet effet abouché avec Otéiti et lui avait proposé d'unir leurs deux pouvoirs, l'un purement spirituel, si l'on peut dire, l'autre surtout matériel ; Otéiti serait devenu le prédictateur de la croisade contre les blancs, et Otumpa aurait au besoin converti par la force les récalcitrants. Et afin d'augmenter le prestige du premier, Otumpa lui avait suggéré de s'instruire de certains détails de la science de ces blancs maudits, de façon qu'il pût dire aux sauvages Indiens accourus : « Regardez, nos ennemis ne sont pas les seuls à savoir utiliser les forces de la nature. Le Grand-Esprit m'a initié à leurs secrets, c'est la preuve qu'il est avec nous et que son appui est acquis à

ses fils rouges. » Et c'était précisément dans cette intention que le transfuge avait réuni des instruments de toutes sortes, dont il méditait d'apprendre le maniement à son allié. Mais la mort l'avait arrêté dans son œuvre. Descendu pour des raisons qu'il n'avait confiées à personne, jusqu'à l'isthme de Tehuantepec à la tête d'un fort parti de ses guerriers, il avait été tué à l'attaque d'une petite ville de cette région, et après sa mort, son peuple avait apporté à Otéiti les défroques, les livres, les meubles européens qu'il avait assemblés dans le village comanche qu'il avait habité.

« Touts'explique, approuva le gamin. Je pensais bien aussi que tout cela n'était pas tombé de la lune. Et maintenant, mon père Otéiti, si nous parlions un peu de nous? Tout cela ne me dit pas ce que vous désirez de moi? — L'Oiseau-Moqueur fait semblant de ne pas l'avoir compris, mais il le sait fort bien. Ce qu'Otumpa n'a pas pu apprendre à Otéiti; c'est l'Oiseau-Moqueur qui le lui apprendra... — Dites donc, est-ce que vous me prenez pour un maître d'école? Je n'y entendis rien, moi, à toutes ces manigances. — Les paroles de l'Oiseau-Moqueur sont comme les brins d'herbe séchée qui volent au gré de la brise; personne ne sait où ils vont, personne ne sait où ils s'arrêteront, et quand ils s'abattent sur le sol, ils tom-

bent, au hasard, sans servir à rien.

— Allons, dites tout de suite que je bavarde à tort et travers; ce n'est pas comme vous, l'homme grave, vous ne parlez jamais pour ne rien dire, vous ! malgré ça je parie l'apéritif chez le mastroquet du coin que vous préparez une bêtise soignée. — Je vais faire connaître ma volonté à l'Oiseau-Moqueur : il est mon prisonnier, et je suis libre de faire de lui ce qu'il me plaira ; alors j'ai décidé qu'il resterait ici, dans ce temple, jusqu'à ce qu'il m'ait révélé les secrets qu'Otumpa s'était proposé de me dévoiler, jusqu'à ce qu'il ait fait de moi l'égal des hommes blancs, qui savent voler dans les airs en captant un nuage dans une sphère d'étoffe, descendre sous terre comme les taupes pour y chercher du fer, de l'or, de la pierre à fumée (charbon), voler à la surface de l'eau en s'aidant de la force du vent, enfermer la foudre dans des machines qui ne la lâchent que sur leur ordre... — Assez, assez, n'en jetez plus, interrompit le Parisien ; qu'est-ce que je vous avais annoncé ? Que vous preniez votre élan pour dire une bourde, pas vrai ? Eh bien ça y est, j'ai gagné ! Combien de temps pensez-vous qu'il me faudrait pour vous apprendre tout cela, si je le savais moi-même ? Un bon moment, pour sûr, d'autant plus que, probablement ça entrerait moins facile-

ment dans votre cervelle qu'un couteau dans une motte de beurre. Mettons un an. Et alors, vous vous imaginez que je vais rester un an ici, dans ce terrier à lapins où on n'y voit goutte, où on ne respire pas, où ça sent mauvais, où l'on se « barbe » à 49,95 la demi-minute?... Allons, allons, vieux père, à votre âge, on devrait être plus sérieux que ça! »

L'Indien resta silencieux, mais il regarda son interlocuteur d'un air sinistre et si clairement significatif que celui-ci pensa : « Ouais ! Ce vieux pantin serait capable d'en venir à des extrémités désagréables pour mon « individiou », je crois. Soyons diplomate... Les hommes de ma nation, dit-il tout haut, bien que les paroles coulent de leur bouche aussi abondamment que les eaux entre les rives d'un grand fleuve, n'ont pas coutume de prendre une résolution sans y réfléchir. Combien de temps Otéiti m'accorde-t-il pour me décider? — Autant de jours qu'il a de doigts dans une de mes mains. Au bout de ce temps, jeune guerrier blanc, je viendrai ; d'ici là, que la voix de la sagesse se fasse entendre à vos oreilles. Si vous l'écoutez, vos yeux reverront un jour la lumière du soleil ; sinon, le malheur sera sur vous. J'ai dit. »

Le sorcier se leva, et s'enveloppa d'une couverture qui lui servait de manteau,

puis il s'éloigna et la porte se referma sur lui. De nouveau, Coucou demeura seul avec ses vigilants gardiens et la famille indienne qui avait élu domicile dans ce lugubre et souterrain séjour.

VI

Feu d'artifice.

« Cinq jours, murmura le Parisien quand le sorcier eût disparu, ce n'est pas long, mais quand on les emploie bien, ça permet tout de même d'accomplir pas mal de besogne. Toute la question, c'est justement de bien les employer. Posons d'abord le problème à résoudre : 1^o sortir d'ici ; 2^o une fois dehors, dénicher un cheval et des armes ; 3^o filer à grande vitesse... Où?... Bah ! quelque part ou ailleurs, du côté de chez ces imbéciles de Cœurs-de-Feu, par exemple, histoire de leur dire leurs quatre vérités et de retrouver papa Rodriguez. Et tout cela, sans qu'il nous arrive de bobo, et en parvenant au bout avec une tête, deux bras, deux jambes et le reste de notre gracieuse personne. Eh ! eh ! ça n'a l'air de rien, mais ce n'est pas si facile que cela !... » Longtemps, il contempla d'un air rêveur l'amoncellement des marchandises européennes de toutes

sorte que, tant bien que mal, les Indiens avaient empilées dans les caisses d'où ils les avaient tirées sur l'ordre de leur chef, puis il feuilleta distraitemment quelques livres. Ensuite, il essaya de lier conversation avec les enfants demi nus qui s'enfuirent à son approche, puis avec leurs parents qui s'enfermèrent chez eux, et enfin avec ses geôliers qui ne lui répondirent pas. De colère, il s'en alla s'asseoir sur une caisse devant le piano et soumit pendant une demi-heure le malheureux instrument à un dur régime, cependant qu'il chantait à tue-tête tous les airs de son répertoire, s'amusant beaucoup de l'air effaré et effrayé de son primitif auditoire.

Quand il sentit qu'il commençait à s'enrouer et que ses bras lui refusaient le service, il se leva en grommelant : « C'est pas tout ça, s'agit pas de faire une pleine eau dans des flots d'harmonie, s'agit de se trotter, au trot... naturellement. Heu !... Oui, se trotter, facile à dire mais par où ? Par la porte puisqu'il n'y a pas d'autre sortie. Seulement, voilà, j'ai peur que les quatre « costauds » préposés à ma surveillance ne me laissent pas faire. Alors, dame, alors... Allons toujours casser la croûte, ça nous donnera des idées. » Vain espoir. La croûte en question cassée, absorbée et même digérée, les idées

n'étaient toujours pas venues, et les heures succédèrent aux heures sans qu'il en naquit une seule. Au bout d'un temps qu'il évalua approximativement à trois jours, Coucou n'avait obtenu d'autre résultat que d'avoir lu d'un bout à l'autre une douzaine de livres, achevé de détriquer le piano, et amadoué deux des gamins indiens en leur apprenant à jouer à saute-mouton. Tout cela ne laissait pas d'être appréciable, mais n'avancait guère le moment de sa délivrance. Ce fut cette constatation et la proximité du retour d'Ostéiti qui, depuis le décisif entretien n'avait pas donné signe de vie, qui le déterminèrent à songer sérieusement à s'enfuir.

La seule issue, il s'en était convaincu, c'était la porte grossière mais massive que surveillaient nuit et jour un ou deux de ses farouches gardiens. Elle ne s'ouvrait que trois ou quatre fois par jour pour laisser passage à quelques-uns des habitants du souterrain logis qui s'en allaient chercher de l'eau ou des provisions ou simplement prendre l'air. Après examen de cette situation, le gamin acquit la certitude qu'il n'y avait rien à tenter par les moyens ordinaires, et qu'il fallait recourir à un stratagème tout à fait inusité. « C'est le moment, grogna-t-il, de montrer que je n'ai pas les méninges en

colle de pâte. Seulement c'est toujours la même histoire, on dit ça, mais quand il faut passer à l'exécution, ça devient un peu plus dur... Qui sait si dans ces caisses, je ne découvrira pas quelque chose qui me donnerait au moins une idée? Fouillons! » Il s'employa aussitôt avec la plus louable ardeur, à bouleverser les bagages de son défunt compatriote Otumpa, mais plusieurs heures s'écoulèrent en recherches vaines, et il commençait à désespérer, quand il tomba en arrêt devant une vaste caisse de fer à laquelle il n'avait pas jusqu'alors prêté grande attention, et portant une étiquette sur laquelle était écrit ce seul mot : « Artifices ».

« Oh ! oh !... Ah ! ah ! Artifices ! fit-il. Fichtre, diable... Eh eh ! qui sait?... Examinons donc cette boîte à malices d'un peu plus près. » Un cadenas dont, naturellement la clef lui manquait, fut forcé sans trop de mal, et il se mit à déballer avec le soin qui convenait le contenu de la caisse. Il y trouva, dûment enveloppés, des paquets dont chacun portait une mention indiquant ce qu'il renfermait : des flammes de bengale, des fusées volantes, des chandelles romaines, des bombes, des « soleils ». Puis ce fut une petite brochure en français indiquant la façon de se servir de ces divers engins ; il la fourra précieusement dans une poche

de sa veste de peau. Enfin, un gros ballot était désigné par cette mention : « Fumées asphyxiantes pour la chasse aux animaux qui gîtent sous terre », et il y trouva des tubes de cuivre munis chacun d'une mèche soufrée.

« Bigre de bigre, grommela-t-il, mais la voilà peut-être bien, l'idée ! Faut creuser ça, Coucou, mon fiston. Je comprends bien ce qu'il voulait faire de tout ça, le sieur Otumpa, pardi : « épater » les naturels des tribus en leur donnant le spectacle d'un feu d'artifice pommé. Et j'imagine en effet qu'ils en seraient restés quelque peu « babas », les pauvres bonshommes ! Quant aux fumées asphyxiantes, c'était probablement pour la chasse seulement, car je ne vois guère à quoi elles pourraient être utiles en dehors de cela. Mais moi, moi, est-ce que je ne pourrais pas en tirer un autre parti ? » Songeur, il remit tout en place et fut s'asseoir sous une veilleuse où il parcourut la brochure, puis, la tête dans ses mains, il s'abîma dans une profonde méditation quand elle fut terminée et qu'il se fut redressé, une flamme de décision brillait dans ses yeux et il murmura : « C'est risqué, je ne dis pas non. Je ne dis pas non plus que tout le monde s'en sortira indemne : tant pis pour ceux qui écoperont, c'est la loi de la guerre. Et à la guerre comme à la guerre. Je n'ai qu'un

regret, c'est que le nommé Otéiti ne soit pas ici pour jouir du spectacle... Mais, au fond cela vaut peut-être mieux, car il a la caboche solide, ce vilain coco, et il serait capable de... » Juste comme il prononçait ces mots, la porte s'ouvrit et Otéiti parut en personne, drapé dans sa couverture et suivi de son porteur ordinaire tenant encore à la main son bandeau d'étoffe noire. « C'est ma faute, dit le Parisien froidement, quand on parle du loup, on en voit la queue et le reste. Eh bien ! la troupe sera complète, de cette façon-là, et la représentation n'en sera que mieux réussie. Ah ! vieil Arlequin, tu voulais me tenir en cage ? Attends ».

Le sorcier s'avança vers lui de son pas lourd et maladroit, comme si ses petites jambes avaient eu peine à porter son gros corps, et prit la parole d'un ton sec : « L'Oiseau-Moqueur a-t-il réfléchi ? — Bah ! s'exclama Coucou, les cinq jours sont donc écoulés ? — Non, mais Otéiti est impatient de connaître les secrets des blancs, il veut savoir si l'Oiseau-Moqueur est disposé à les lui révéler. — Convenons bien de nos droits et de nos devoirs respectifs, répliqua le Parisien qui, pour ne pas exciter la méfiance de son interlocuteur tenait à jouer consciencieusement son rôle de captif. Si j'accepte quel sera ma récompense ? — L'Oiseau-Moqueur

aura la vie sauve et reverra un jour la lumière du soleil. — C'est tout? Pas généreux le patron; large des épaules, mais pas plus! Quand ça un jour? Le siècle prochain? — J'ai dit. — Et si je refuse? — Tu mourras, enfant, et de ma main, dans les supplices les plus affreux, entends-tu? J'ai hâte, j'ai hâte!... — Charmante soirée, beaucoup d'entrain. Il a une façon de pratiquer l'hospitalité, celui-là! Il faudra que je lui demande sa recette... Otéiti se trompe, reprit-il à haute voix quand il croit que tous les blancs sont... — Assez? hurla le sorcier en marchant sur lui. Acceptes-tu? — Vous fâchez pas, vieux père, on va vous donner un échantillon de nos talents. »

Un peu pâle, mais très calme et l'air résolu à tout, Coucou se dirigea vers la caisse aux artifices. Il n'avait pas encore eu le temps de bien mûrir son plan, mais il comptait sur l'inspiration née de la nécessité. Sans dire un mot, il s'empara au hasard d'un paquet de fusées qu'il délia, ayant ainsi à sa disposition une trentaine de ces engins; puis il disposa sur le sol, de façon qu'elles formassent une sorte de rideau entre la porte et les cabanes les tubes à fumées asphyxiantes dont il réunit les mèches les unes aux autres. Les Indiens suivaient ces préparatifs d'un air méfiant et même anxieux, et il est bien

certain que si leur chef avait partagé leurs sentiments, les expériences se seraient arrêtées là. Mais le sorcier ne réfléchissait pas, il ne songeait qu'à ce pouvoir immense dont, dans son esprit, les blancs étaient doués et qu'il allait partager avec eux grâce à son prisonnier ; des rêves de grandeur et de puissance passaient dans son cerveau enfiévré, et l'idée ne lui venait même pas que, peut-être, il s'exposait à de graves périls. Pourtant, il demanda : « Que veut faire l'Oiseau-Moqueur ? — Mon frère ne le sait-il pas ? C'est ainsi que les blancs savent en pleine nuit faire luire une lumière plus éclatante que dix soleils. Ce sombre séjour où règne une obscurité éternelle va connaître la clarté : qu'Otéiti et les siens regardent ! » Gravement, Coucou s'empara de l'une des veilleuses, et mit le feu aux mèches soufrées des fumées asphyxiantes qui commencèrent à brûler lentement ; quand le feu fut près d'atteindre les tubes de cuivre, il s'arma de deux fusées qu'il dirigea vers ses interlocuteurs...

Brusquement, une vapeur jaillit des tubes qui, les uns après les autres étaient gagnés par la flamme, et une odeur âcre et suffocante se répandit par la crypte. Il y eut dans le groupe des Indiens, hommes, femmes et enfants réunis, une sourde exclamation d'effroi qu'Otéiti arrê-

ta d'un geste violent. Mais maintenant c'étaient des torrents de fumée qui se répandaient ; d'un bond, Coucou s'élança, les yeux fermés, et retenant son souffle, non sans avoir eu le soin de ramasser une dizaine de fusées qu'il fourra dans ses poches, traversa le rideau de vapeurs irrespirables, il se trouva aussi près de la porte, devant laquelle deux guerriers montaient la garde comme de coutume. Enflammer les deux fusées déposées sur le sol fut l'affaire d'une seconde : un jet lumineux surgit qui alla se perdre dans le nuage ; rien de ce qui se passait au delà de celui-ci n'était visible pour l'intrépide gamin, mais les cris qu'il entendait lui prouvaient que les indigènes, ou du moins la plupart d'entre eux, avaient fui, fous d'épouvante, vers le fond de la crypte.

« Aux autres, maintenant, dit-il. » Les deux sentinelles, indécises, ne comprenant rien, contemplaient d'un air hébété cette scène qui, évidemment, leur semblait surnaturelle. Une fusée, puis une seconde, puis une troisième jaillirent dans leur direction ; l'une d'elles effleura même celui des deux qui paraissait le plus hardi. Du coup, leurs hésitations s'envolèrent ; sans une exclamation, sans un cri, ils ouvrirent la porte et disparurent. Quelqu'un la franchit sur leurs talons, quelqu'un qui n'était autre que notre Coucou

et qui, le couloir franchi en trombe, se trouva soudain au bon air de la liberté, sous la caresse des rayons d'un soleil radieux...

VII

Seul dans le désert.

« Hein ! Est-ce tapé, est-ce jeté, est-ce signolé ! C'est moi qui voudrais être dans un petit coin pour... Zut et zut ! Qu'est-ce qu'ils font là, ceux-ci ? Attendez, mes cocos, il y en a aussi pour vous ! Pan, dans le mille ! » La satisfaction sans bornes de notre Coucou, en se voyant libre, avait en effet été quelque peu rabattue de ce fait — auquel il eût dû s'attendre — qu'à une dizaine de mètres de la sortie du tunnel, sur la gauche, quatre cavaliers indiens étaient debout à la tête de leurs chevaux ; c'étaient évidemment ceux qui, escortant Otéiti, attendaient le retour de leur chef. L'apparition de leurs deux camarades en fuite les avait tirés de leur quiétude, mais avant qu'ils eussent pu les interroger, Coucou s'était montré, aussi surpris à leur vue qu'eux à la sienne. Mais le gamin n'eût pas été lui-même s'il n'avait vivement recouvré son sang-froid ; une fusée enflammée à l'aide d'une mèche allumée dont il n'avait point omis de se

munir, s'élançait aussitôt dans leur direction, puis deux autres coup sur coup.

Seulement, en pleine lumière l'effet de ces projectiles n'était point aussi éclatant que dans la demi-obscurité de la crypte, aussi à peine effrayés, saisissaient-ils déjà leurs armes quand un heureux hasard voulut qu'une quatrième fusée atteignit l'un d'eux en pleine figure. Grièvement brûlé, aveuglé, hurlant, tout environné d'étincelles, l'homme s'affaissa sur le sol, puis se relevant brusquement, s'enfuit en titubant comme s'il était ivre. Il y eut, parmi les trois autres, un moment de terreur, un recul, dont le Parisien profita pour se précipiter comme un trait jusqu'aux chevaux, en enfourcher un, et lancer la bête à travers la Prairie à grands coups de talons dans le ventre.

« Allons, allons, cria joyeusement Coucou, ça commence à prendre tournure ! Chic type, papa Otumpa, d'avoir prévu que j'aurais besoin de recourir à un truc pas banal pour fausser compagnie à son copain Otéiti. C'est lui qui doit faire une tête, l'Otéiti susnommé, dans son nuage vaporisateur et odoriférant !... Bah, il en sera quitte pour éternuer un peu, ça lui dégagera le cerveau, à cet homme ! Avec les dimensions de son trou à taupes, je suis bien tranquille sur le compte de sa petite santé et celle de ses honorables

compagnons... » Ce disant, il se retourna sur sa selle et constata, non sans un vif plaisir, qu'il n'était, ou autant dire, pas poursuivi. Deux des cavaliers d'Otéiti, une fois remis de l'émoi où les avaient jetés les fusées, avaient bien enfourché leurs montures (le troisième n'avait pu rejoindre la sienne qui avait pris la fuite avec celle d'Otéiti lui-même) et s'étaient jetés sur ses traces. Mais leurs hésitations lui avaient permis de prendre une notable avance, et conscients qu'ils ne le rattraperaient pas, ils n'insistaient que pour la forme, se demandant visiblement s'il y avait vraiment lieu de chercher à le rejoindre et perdant à chaque instant du terrain. Finalement après quelques instants, ils firent demi-tour et retournèrent vers le tertre dont chaque foulée éloignait un peu plus le fugitif.

« Pas à discuter, railla le gamin, le nommé Otéiti en a eu pour son argent, il doit être plus convaincu que jamais de la puissance diabolique des blancs et par conséquent désireux d'y participer. Mais il lui faudra chercher un autre professeur, car moi, je ne marche plus pour ces mauvais farceurs d'Indiens. Quand je songe à ces Cœurs-de-Feu et à la conduite qu'ils ont tenue envers moi... »

Il faut bien dire que l'esprit du Parisien s'aigrissait un peu de ces péripéties inter-

minables et sans cesse renaissantes. Car, même à supposer qu'on ne le poursuivit pas, ses chances de salut en seraient-elles accrues? Seul, à des centaines de kilomètres de la côte, ignorant même où il se trouvait, exposé à faire la rencontre d'Indiens nomades et féroces, comme il en erre sans cesse des partis dans les déserts, incapable de se défendre, dépourvu, faute de fusil, des moyens de pourvoir à sa subsistance, il était assez probable qu'il aurait du mal à se tirer convenablement d'affaire.

« La voilà bien, songeait-il, la puissance de l'or ! J'en ai de la « galette », dans ma ceinture, tout un tas, je ne sais pas combien de centaines de pesos et me voici exposé à claquer du bec faute de quatre sous de frites à me fourrer sous la dent !... Ou plutôt non ; les quatre sous, je les ai bien et même davantage, mais ce sont les frites qui auraient des tendances à être rares. » Et pour se repaître de cette ironie des choses, il profita de quelques instants de repos qu'il avait accordés à son cheval, pour étaler sa fortune sur le sol. Composée, comme on le sait, de ce qui lui restait de l'argent de Bill-Bull, augmenté de ce qu'on avait trouvé sur les meurtriers de Pierre Laforest, elle se montait, déduction faite des pièces d'or et d'argent distribuées à Soolambock et à ses guerriers, à une

douzaine de mille francs que leur possesseur contempla un bon moment d'un air sardonique. « J'ai bien envie, grogna-t-il, de faire cadeau de toute cette mitraille aux vautours et aux chiens sauvages, s'ils aiment à jouer au bouchon ce sera l'occasion rêvée, car moi, je n'ai pas le temps... Mais, après tout, on ne sait jamais ce qui peut arriver ; qui prouve que, plus tard, je ne trouverai pas quelque part dans la Prairie ou ailleurs un placement rémunérateur pour mes capitaux ? Car me voilà devenu capitaliste, moi, Coucou ! Être riche comme un Crésus et ne pas avoir de quoi manger, s'il n'y a pas qu'à moi que ces tours-là arrivent ! »

Tout bouillant d'une juste colère contre la destinée, il remonta en selle et se mit en route, sans autre but pour le moment que de mettre le plus d'espace possible entre Otéiti et lui-même. D'ailleurs, il savait bien qu'il ne pourrait persister dans la direction qu'il suivait actuellement et qui était celle de l'ouest, parce qu'elle l'enfonçait davantage encore dans le désert. Son intention était au contraire de se rabattre au plus tôt vers le sud, du côté où il ne pouvait manquer de rencontrer le Rio-Grande qui lui servirait tout au moins de point de repère. Son ambition, pour le moment, n'allait pas plus loin et quand il aurait découvert le fleuve,

il avisera... à la condition qu'il y parvînt sans qu'il lui fût arrivé nulle fâcheuse aventure, telle que de mourir de faim dans le désert, d'être dévoré par quelque animal sauvage, massacré ou fait prisonnier par des pillards.

Si vigoureux que fût son cheval, les forces de la brave bête avaient des limites, et après de longues heures d'une course rapide, il fallut, aux approches de la nuit, songer à lui accorder un repos sérieux. L'eau par bonheur, ne manquait pas, et Coucou sut la chance de dénicher une prairie arrosée par un clair ruisseau et où l'animal, plus heureux que son maître, trouverait ample pâture. Il débarrassa donc sa monture de sa selle et de sa bride convaincu que, de même que les chevaux des Cœurs-de-Feu, celle-ci ne s'éloignerait pas de son maître ; il la laissa donc vaguer à sa guise, et lui-même s'allongea paresseusement auprès du ruisseau, regardant assez tristement filer dans le ciel qu'en vahissaient les ombres nocturnes, quelques petits nuages blancs. De temps à autre, il s'occupait de sa bête, qui, après avoir brouté quelque temps, s'était, elle aussi, allongée sur le gazon. Pour plus de sûreté, le Parisien se releva, s'approcha d'elle et, sans qu'elle se dérangeât, lui remit son mors et sa bride ; puis il se coucha auprès d'elle et ne tarda pas à tomber dans une

demi-somnolence qui finit par dégénérer en un profond sommeil.

Or, quand il s'éveilla, ce fut en vain que, dans la nuit pourtant assez claire, il chercha le cheval dont il avait hérité des Constructeurs-de-Tertres. Non dressé sans doute à rester au côté de son cavalier, ou bien ne connaissant pas Coucou pour son maître, il s'était éloigné une fois qu'il s'était senti un peu reposé, et il était infiniment probable qu'il ne reviendrait jamais en ce lieu...

D'un pas lent et morne, le Parisien fit l'ascension d'une petite colline d'où il embrassa, autant que le lui permettait la demi-obscurité, un vaste horizon. Au loin, des loups des prairies hurlaient, des chouettes hululaient, mais nul être vivant ne se montrait. Il se croisa les bras sur la poitrine et dit avec un calme où se mêlait de l'amertume : « Et voilà ! Voilà où j'en suis après des mois d'aventures biscornues, après m'être tiré de je ne sais pas combien de pas plus mauvais les uns que les autres. Seul dans le désert, sans armes, sans vivres, sans « canasson ». Il n'y a pas de justice. Non, non, non, il n'y a pas de justice ! Des tours comme ça ne devraient pas arriver à des débrouillards comme moi, parce que, dans une situation comme celle-là, il n'y a pas à se débrouiller. A une gourde, à une tourte, à un mollusque, bien,

car il ne se tirera jamais d'affaire, celui-là ; mais moi, m'sieur le Hasard, ou madame la Destinée devraient au moins m'offrir une chance de salut, puisqu'ils savent que je ne manquerai pas de l'attraper par les cheveux. Mais ici, rien. Je ne connais pas le pays, puisque je l'ai parcouru la tête emmaillotée dans un sac, mais je parierais bien qu'à cinquante lieues à la ronde il n'y a pas une habitation humaine. Alors?... »

Il demeura un long instant sur place, immobile, rêvant, contemplant la solitude immense, puis brusquement, montrant le poing à quelqu'un d'invisible, il courut vers le ruisseau, y but à longs traits, puis, à grands pas, se mit en marche vers le sud.

VIII

Les Comanches.

Deux jours se sont écoulés, et bien que l'aurore soit proche, la nuit plane encore sur le désert interminable, qui, au point où nous conduisons maintenant le lecteur, n'est plus une plaine herbeuse et relativement riante, mais un fouillis dénudé et rocailleux de mamelons et de petites vallées. Coucou est là, toujours seul, il s'est confortablement installé sur le pen-

chant d'une colline, la tête appuyée sur une grosse pierre, il a tellement marché, vaguement soutenu par l'espoir que, peut-être, il est moins éloigné qu'il ne l'a cru du Rio-Grande-del-Norte, qu'il peut rencontrer des rôdeurs de Prairie ou une caravane d'émigrants, il a tellement abusé de ses forces qu'il se sent incapable d'aller bien loin désormais. A peine a-t-il, ça et là, pu trouver une source où apaiser sa soif, à peine quelques racines qui, péniblement mâchées n'ont même pas trompé sa faim. Il n'espère plus rien, et il attend.

Les Constructeurs-de-Tertres, terrorisés sans doute par les fusées ne l'ont pas poursuivi, ou du moins il ne les a pas aperçus, et il le regrette presque, car tout lui semble préférable à cette solitude au bout de laquelle il y a la mort par la faim et la fatigue. Car, sans même un méchant pistolet, sans un couteau, que faire pour pourvoir à sa subsistance? Il a bien essayé, durant une de ses courtes haltes, de fabriquer et de tendre des pièges, mais le gibier est extraordinairement rare et c'est à peine si ça et là, se montrent quelques grands lièvres plus méfiants encore que leurs congénères d'Europe ; aucun ne s'approche même de ses rudimentaires engins qu'il faudrait au moins pouvoir amorcer ; et puis, Coucou, bon chasseur, n'est qu'un médiocre trappeur, il le sait,

Il regarde autour de lui, et il aperçoit quelques silhouettes basses qui tournent à distance, comme flairant une proie : ce sont des loups, plus près du chien d'ailleurs que de l'animal ordinairement connu sous ce nom, et qui ne s'attaquent autant dire jamais à une créature vivante à moins qu'ils la jugent absolument hors d'état de se défendre. Jusqu'ici, quelques pierres lancées dans leur direction ont suffi à les éloigner, mais notre Coucou sait très bien que, dans quelques heures, son bras sera hors d'état de projeter le moindre caillou...

Quand le soleil eut fait son apparition, il se leva péniblement et, résolu à lutter jusqu'au bout, se mit en marche, toujours vers le sud ; une branche qu'il a cassée lui sert de canne et il avance encore pendant une heure, sur le terrain accidenté qui augmente encore sa fatigue ; et ainsi arrive-t-il sur les bords d'un filet d'eau bourbeux, coulant dans une petite vallée encaissée. Mais là, un spectacle inattendu frappe ses yeux : des traces d'hommes, d'animaux et de roues, encore fraîches, les restes de deux grands foyers éteints depuis un temps relativement court, deux heures peut-être. Un coup d'œil lui suffit à reconnaître que les voyageurs se dirigeaient vers l'ouest, et certains détails lui révèlent sans erreur possible qu'il s'agit là d'hommes de race blanche. « Des émi-

grants, murmure-t-il, qui s'en vont, pauvres diables, chercher fortune sans savoir au juste où ! En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont, eux, de quoi manger, et il faudrait qu'ils fussent de fameux croquants pour me refuser de quoi me garnir un peu l'estomac ! Et puis, je verrai ; s'ils m'ont l'air de braves types, je leur montrerai que j'ai de l'argent, je leur achèterai un cheval, un fusil, des munitions, je ne suis pas un purotin, moi, j'ai de la galette plein ma ceinture, pis qu'un mylord... Allez, Coucou, hop, encore un effort, ma vieille, tâche de rattraper ces bonnes gens qui ont eu l'heureuse idée de venir faire un tour dans ces parages plutôt peu fréquentés ! »

Il n'y a rien de tel que l'espoir pour ranimer les forces d'un homme épuisé, et notre gamin, comprenant fort bien qu'il jouait là sa dernière carte, s'engagea dans la direction que lui désignaient clairement les empreintes de la troupe, laquelle devait comporter au moins une cinquantaine de chevaux, ce qui, en tenant compte de ceux qui traînaient les chariots, représentait apparemment de trente à quarante cavaliers. Elle devait avoir levé son camp une heure avant l'aurore, ce qui lui donnait une avance de deux heures environ, mais Coucou ne s'épouvantait pas autrement de son retard, car il pensait qu'en raison des voitures qu'elle traînait après elle, son

allure ne pouvait être bien rapide. En quoi, sans doute, il ne se trompait pas, mais ce qu'il oubliait, c'est qu'il n'était pas lui-même infatigable, bien loin de là ; si bien que, lorsqu'il se laissa tomber sur une roche, complètement épuisé, il n'apercevait point encore à l'horizon les chariots sauveurs, et il s'avoua avec désespoir que, s'il continuait de ce train-là, il ne les rejoindrait jamais. Des herbes, des tiges de plantes mâchées et avalées non sans peine ne lui rendirent pas la vigueur, et, à nouveau, il s'étendit sur le sol, accablé, mais trouvant encore le courage de se plaisanter. « Vrai, mon vieil Oiseau-Moqueur, je te croyais tout de même un peu plus « costaud ». Parce que tu n'as guère absorbé que de l'air pur et sain pendant soixante heures et que, sur ces heures, tu en as passé une quarantaine à « carapatter », la canne à la main, te voilà vanné, flapi, rendu ! Pas brillant, tu sais, et en fait de champion du monde de la marche à pied, il doit y avoir plus réussi que toi. »

Il eût peut-être continué longtemps ainsi, ne fut-ce que pour imposer silence aux criailleries de son estomac, mais un bruit lointain et familier vint l'interrompre, et, oubliant son infinie lassitude, en un clin d'œil, il fut debout : la fusillade !

Oui, il n'y avait pas de doute, ces déto-

nations, tantôt confondues en un roulement ininterrompu, tantôt espacées, tantôt se succédant précipitamment, c'était le vacarme d'un combat ; on se battait, et pas très loin, une demi-lieue peut-être. Le cœur battant d'anxiété, il se remit en marche, s'arrêtant parfois pour reprendre haleine, les deux mains appuyées sur son bâton, puis repartant de toute vitesse dont il était capable. L'intensité de la fusillade s'accroissait de minute en minute, et il ne tarda pas à percevoir des hurlements farouches mêlés au fracas des détonations.

« Des Indiens, murmura-t-il, ce ne peuvent être que des Indiens qui attaquent le convoi dont je suis les traces... » Et soudain, comme sa tête dépassait le niveau d'une colline de sable, son regard embrassa la plaine tout entière qui s'étendait au delà, et il vit.

Il vit dans un bas-fond, à un kilomètre environ, une demi-douzaine de voitures formant un demi-cercle ; au centre, il apercevait des chevaux et quelques silhouettes humaines, et à chaque instant, d'entre les roues, jaillissaient les éclairs de coups de feu tirés par les défenseurs qui s'étaient retranchés sous ces abris. Alentour, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant au galop de leurs rapides coursiers, tourbillonnaient des guerriers indiens dont il évalua le nombre à cinq cents — de vrais

sauvages ceux-là, vêtus du costume traditionnel, la tête garnie de longues plumes qu'il voyait flotter au vent. — Ils lâchaient leur coup de feu ou leur flèche, sans s'arrêter, et inlassablement, continuaient autour de la forteresse improvisée leur ronde infernale.

« Les malheureux, fit le gamin en frémissant, ils sont perdus. Quelques cadavres d'Indiens jonchaient bien le sol, mais en petit nombre, parce que la célérité de leur course rendait difficile la visée de leurs adversaires dont l'effectif ne devait guère dépasser une trentaine de combattants, et tôt ou tard, se précipitant en masse, les sauvages rompraient le fragile rempart des voitures : ce serait la fin, la défaite, le massacre. « Mais ils étaient donc fous, de s'aventurer aussi peu nombreux dans la Prairie, encombrés par des voitures, et des femmes, des enfants... car je parierais qu'il y en a parmi eux. Des hommes ça se débrouille toujours, et s'ils se font zigouiller, tant pis, mais de pauvres mioches, des mamans... Où comptaient-ils aller comme ça, les pauvres gens ? »

Couché au sommet de la colline, la tête dissimulée dans une grosse touffe d'herbes, il suivait avec une angoisse passionnée les péripéties de la bataille, oubliant complètement ses propres sujets d'inquiétude et sa situation non moins désespérée que

celle des défenseurs du convoi. Pendant près d'une demi-heure encore, ceux-ci tinrent leurs ennemis à distance sans pourtant réussir à leur causer des pertes sérieuses. Mais les Peaux-Rouges ne tardèrent pas à se lasser à ce jeu qui leur coûtait des hommes sans avancer leurs affaires ; suffisamment renseignés sur le petit nombre des blancs, ils se décidèrent enfin, comme Coucou l'avait prévu, à une attaque en masse. Plus rompus à la guerre contre les sauvages, les assiégés eussent peut-être pu la repousser en réservant leur feu, mais ils ne paraissaient pas se douter du changement de tactique de leurs ennemis, et ils continuaient leur fusillade un peu désordonnée, de sorte que, lorsqu'au signal lancé par un chef, une masse d'une centaine de cavaliers indiens se rua ventre à terre, elle n'essuya que quelques balles bien insuffisantes pour enrayer son élan. Par les intervalles qui séparaient les voitures et mal barricadés par des caisses et des ballots, des guerriers, faisant bondir leurs chevaux, pénétrèrent à l'intérieur de la forteresse improvisée, tandis que d'autres sautant à bas de leurs selles, attaquaient les blancs encore tapis entre les roues. Et à ce moment, tout le reste de la horde se rua, en un clin d'œil, les défenseurs furent submergés sous le flot de leurs ennemis. C'était, de l'endroit où se trou-

vait Coucou, un fouillis d'hommes, de chevaux, de véhicules, où il lui était absolument impossible de rien distinguer mais, les abominables clameurs des Indiens, les cris aigus des femmes et des enfants arrivaient jusqu'à lui, et frémissant, tremblant, il se bouchait les oreilles avec ses poings pour ne pas les entendre.

« Et ne rien pouvoir faire, murmurait-il, rien, pas même aller me faire tuer avec eux parce que ça ne servirait à rien qu'à faire une victime de plus ! Ah ! si j'avais seulement un mauvais flingot, j'en descendrais encore deux ou trois, ce serait une consolation... C'est moi qui en reviens, des Peaux-Rouges, en voyant de quoi ils sont capables ; je le savais bien parbleu, mais je n'avais jamais eu l'occasion de les voir à l'œuvre. Les monstres ! Des femmes, des mioches !... »

En moins de cinq minutes, tout fut terminé, et une clameur de triomphe annonçant que toute résistance avait cessé, le pillage commença. Tout ce que Coucou pouvait en apercevoir c'est que, à chaque instant, un Indien s'éloignait, toujours dans la direction du nord, emportant sur sa selle quelque chose de plus ou moins volumineux ; quelques-uns entraînaient par la bride un deuxième cheval, pris parmi ceux des vaincus et chargé de dépouilles. On conçoit qu'à cinq cents qu'ils étaient,

l'œuvre de dévastation fut vite accomplie. Moins de vingt minutes après la fin de la lutte, les derniers Peaux-Rouges disparaissaient au delà des collines, et le Parisien descendait, presque au pas de course vers le théâtre du massacre. Quand il en fut assez rapproché pour distinguer dans ses détails le spectacle qui s'offrait à lui, il s'arrêta, figé sur place par l'horreur, lui qui, pourtant, avait tant de fois déjà, malgré son jeune âge, contemplé le sinistre tableau d'un champ de bataille couvert de morts et de blessés.

IX

A quelque chose, malheur est bon.

C'est que là, il ne s'agissait point à vrai dire d'un combat, mais d'un carnage, car à partir du moment où ils avaient pénétré dans l'enceinte formée par les voitures, les Indiens n'avaient plus eu qu'à frapper, nul n'étant plus en mesure de leur opposer une résistance efficace. Ni les enfants presque encore au berceau, ni les femmes n'avaient trouvé grâce devant eux ; dédaignant d'emmener des esclaves, ils avaient tout tué. Ce n'étaient partout que cadavres criblés de blessures, éventrés, mutilés, scalpés, ruisseaux ou mares de sang où

baignaient des corps privés de vie et Coucou hésita avant de s'engager dans ce champ de mort parce qu'il était impossible d'y pénétrer sans mettre le pied dans une flaue rouge. Les voitures, brisées, démolies, béantes, les caisses et les ballots ouverts gisaient au hasard, et tout ce qui présentait quelque valeur avait été enlevé.

Poussé cependant par la pensée que, peut-être, quelques-uns de ces infortunés n'avaient pas encore succombé, il se décida à examiner les cadavres les uns après les autres ; deux hommes et un petit garçon de cinq ou six ans respiraient encore faiblement, en effet, et, ayant découvert un tonneau plein d'eau, il essaya de les ranimer ; mais l'un des hommes et le garçonnet moururent presque aussitôt sans avoir repris connaissance. Le dernier survivant, bien qu'il eût reçu au moins dix blessures, ouvrit les yeux, mais il était évident que ce n'était là qu'un dernier éclair de vie ; ayant encore prononcé en langue espagnole quelques paroles sans suite, il rendit le dernier soupir.

Les larmes aux yeux, le Parisien s'éloigna de ce charnier humain. De tous les points de l'horizon, des vautours accourraient et quelques-uns déjà s'étaient abattus sur les cadavres ; il les chassa à coups de pierres. Mais, maintenant que toute excitation était tombée en lui, il

sentait de nouveau son épuisement et la faim le tenaillait ; malgré ses répugnances, il se décida à examiner ce que les Comanches avaient laissé des bagages de leurs victimes. C'étaient justement les provisions qui avaient le moins tenté ces hardis chasseurs à qui la Prairie fournit, en matière de venaison, plus qu'il ne leur est nécessaire ; ainsi Coucou eut-il promptement réuni les éléments d'un repas copieux qu'il s'en alla dévorer — c'est le mot — en un lieu d'où il ne pût apercevoir le spectacle du champ de carnage. Quand il se fut un peu restauré, il se mit à réfléchir. « Ce que je peux pour tous ces malheureux est égal à zéro, pensa-t-il, puisqu'ils sont morts. Le meilleur, le seul parti à prendre c'est de me trotter au plus vite, car le voisinage de ces Comanches ne me dit rien qui vaille... C'est bien ennuyeux, évidemment, d'avoir l'air d'un pillard, moi aussi, mais je ne pense pas que personne puisse me reprocher, dans la situation où je suis, de m'approprier ce qui, de leurs bagages, pourrait m'être utile. J'aimerais mieux pouvoir me tirer d'affaire autrement, mais pas mèche... Sale besogne ! Retourner là-bas !... »

Il le fallait pourtant, et c'était là sa seule chance de salut. Prenant, comme l'on dit, son courage à deux mains, il se dirigea en frissonnant vers le champ funèbre ; il lui

fallut engager avec les oiseaux de proie un véritable combat pour les chasser durant le temps nécessaire à ses investigations, mais du moins celles-ci eurent-elles un succès qu'il n'aurait osé espérer. D'abord, une caisse pleine de viandes fumées lui permit de se munir abondamment de provisions ; puis il découvrit sous un tas de cadavres un excellent fusil à un coup, en bon état — les Indiens avaient emporté toutes les armes à feu qu'ils avaient aperçues, mais celle-ci leur avait échappé, et en furetant, il réunit la valeur d'une trentaine de charges de poudre, des bourres, des balles et du plomb de chasse. Les armes blanches ne manquaient pas et il se munit d'un solide couteau de trappeur. Enfin dans une voiture, il trouva une paire de petits pistolets de luxe, artistement travaillés et damassés avec des munitions appropriées, et deux couvertures passablement détériorées qu'il s'appropria aussi. La question de la monture était très facile à résoudre, car, en gens pour qui les chevaux n'ont guère de prix, les Comanches avaient dédaigné plus de vingt de ces animaux, de selle ou de trait, quelques-uns blessés, mais le plus grand nombre sains et saufs, tous harnachés complètement. Il en choisit deux qui lui parurent robustes et rapides, se proposant de les monter alternativement, celui qui ne le porterait pas devant servir à vé-

hiculer sa réserve de vivres, ainsi qu'un sac d'orge que le gamin avait également découvert et qui lui servirait à nourrir ses deux coursiers.

Enfin, surmontant ses dégoûts, il se crut en droit de troquer son bonnet noir par trop symptomatique, contre un chapeau de feutre ayant appartenu sans doute à un garçon de son âge ; cette modification à son habillement suffisait à transformer suffisamment son accoutrement et sa physionomie, pour qu'il pût se faire passer pour un métis ; car, ainsi que nous l'avons dit, la teinture peut-être indélébile que sa peau avait reçue chez les Cœurs-Sanglants, avait eu pour effet de lui donner une teinte plutôt olivâtre comme celle des Sangs-Mêlés, que rougeâtre comme celle des Indiens. Et quant au reste de son équipement, il n'y avait point à s'en inquiéter, des blancs pursang adoptanteux-mêmes souvent des vêtements indiens et de fabrication indienne.

Ces préparatifs achevés, il jeta un dernier regard aux malheureuses victimes de la férocité des Comanches auxquelles il n'avait pas les moyens de rendre les derniers devoirs, car il y avait là plus de soixante cadavres, et le sol extrêmement pierreux, ne se prêtait guère à l'accomplissement de cette funèbre besogne ; puis, enfourchant brusquement l'un de ses chevaux, il partit au galop.

« C'est bête, murmura-t-il, voilà que je pleure maintenant sur ces malheureux que n'ai jamais vus autrement que morts. Et pourtant, m'en a-t-il passé sous les yeux, des pauvres diables de toute couleurs, de tout âge, de tout aspect, avec une ou plusieurs balles, un ou plusieurs coups de couteau, de hache ou de lance dans le coffre, depuis que j'ai posé le pied dans ce pays ! Et il n'y a pas à dire, parmi eux, il s'en trouve que j'ai expédiés moi-même dans l'autre monde : et j'ai, quel âge, au fait ? On ne sait plus du tout comme on vit, c'est triste !... Enfin, mettons seize ans, à quelques mois près. Oui, à seize ans, j'ai déjà vu un tas de choses, j'ai eu des aventures, comme, chez nous, il ne m'en serait pas arrivé le quart en trois cent cinquante ans ; que c'est drôle ! Pourquoi à moi et pas aux autres ? C'est-y que je ne serais pas bâti comme tout le monde ?... »

Ces philosophiques réflexions le menèrent jusqu'au sommet d'une colline. Un peu remis de ses épreuves par un bon repas, bien muni d'armes et de vivres, un excellent cheval sous lui et un autre à côté, il recommençait à trouver un certain agrément à l'existence, en dépit des sinistres tableaux qu'elle présentait parfois. Certes, après avoir passé de longues semaines à la tête de ses Cœurs-de-Feu, il se trouvait bien seul maintenant, mais cet isolement

avait son avantage : infiniment moins de tracas, puisqu'il n'avait pas le souci de la direction d'une troupe nombreuse, et possibilité de rêver à ce qui lui passait par la tête. C'est ainsi qu'il employa la plus grande partie de la journée à repasser dans son esprit les incidents de sa vie mouvementée, maudissant une fois de plus ses Cœurs-de-Feu « lâcheurs ». Puis ayant ainsi revécu le passé, il s'occupa de l'avenir : qu'allait-il faire maintenant ?

Quelque goût qu'il eût pour les aventures, il commençait, avouons-le, par s'en trouver un peu saturé. C'est pourquoi, dans l'établissement de son plan, il s'appliqua à rechercher les moyens les plus sûrs, les moins risqués, pour aboutir à l'unique but qu'il se proposait pour l'instant, retrouver Pauline et rentrer en France avec elle. Or, s'il était une précaution qui s'imposait, c'était d'éviter la région où ses exploits lui avaient valu une indéniable célébrité, la région où ses ennemis les planteurs devaient régner en maîtres maintenant que les Bonnets-Noirs ne tenaient plus la campagne. A chaque pas qu'il y ferait, il risquerait d'être reconnu, auquel cas son sort ne serait que trop clair. Donc éviter le Texas, voilà le premier terme du problème.

Il ne restait donc qu'à contourner cet État, soit par le nord, soit par le sud. Par

le nord, c'était se jeter dans les interminables déserts, c'était s'offrir à une nouvelle rencontre avec les Constructeurs-de-Tertres, avec les Comanches ou d'autres des féroces tribus qui peuplaient l'ouest du Texas et les États voisins ; donc, inutile de penser à cette voie-là ; restait celle du sud, probablement plus sûre, mais sur laquelle il ne possédait que de très vagues données. Il savait seulement qu'il faudrait franchir à nouveau le Rio-Grande-del Norte, — sur un point, bien entendu, fort éloigné de la trop fameuse hacienda de Tordoba ; — puis s'engager sur le territoire proprement dit du Mexique. Alors, il gagnerait dans le sud quarante ou cinquante lieues, de façon à s'éloigner le plus possible des régions fréquentées par les amis et collègues de don Rodriguez Sancha, pour piquer ensuite droit sur la côte. « Une fois là, compléta-t-il mentalement, c'est bien le diable si je ne trouve pas un bateau qui me conduise aux États-Unis, où j'irai retrouver le colonel Lake Evans ou « son très bon cher ami », nous nous débrouillons pour aller chercher Pauline à Pyzdry si elle y est encore et puis, en route pour Paris. Et allez donc ! » Les perspectives qu'il évoquait ainsi chassant le souvenir de ses tribulations comme celui des scènes sanglantes, il se sentit soudain redevenu presque de joyeuse humeur et ce fut

l'esprit plein de riantes pensées qu'après plusieurs heures de chevauchée, il s'arrêta pour laisser souffler les chevaux et casser lui-même une sérieuse croûte qui achèverait de lui faire oublier son jeûne de deux jours.

X

Un instant de repos.

Coucou, nous l'avons expliqué, n'avait qu'une idée extrêmement vague de l'endroit où il se trouvait ; pour être plus exact, tout ce qu'il savait ou croyait savoir, c'est qu'il était sur la rive droite du Rio-Grande et que, par conséquent, il lui faudrait traverser à nouveau ce fleuve pour accomplir son projet de pénétrer au Mexique ; il comptait du reste, s'informer plus amplement auprès des premiers êtres humains qu'il rencontrerait. « Pourvu, songeait-il, que ces êtres humains ne soient pas des Comanches, Kioways, Cheyennes ou autres bipèdes peu avantageusement connus. » Mais la journée s'écoula, de même que la nuit qui suivit, sans qu'un « bipède » se fût montré. En revanche, les quadrupèdes abondèrent, et il lui fallut, tant que dura l'obscurité, s'entourer de grands feux pour les éloigner, ce qui fit que, obligé d'entretenir ces foyers, il dor-

mit fort mal. Néanmoins, il se remit en route dès l'aurore, parce qu'il voulait fuir au plus tôt ces régions à la fois si peu et si mal fréquentées.

Mais dès ses premières heures de chevauchée, à travers un pays beaucoup plus riant et verdoyant que celui d'où il sortait, peu escarpé, abondamment arrosé et coupé de charmantes vallées où il eut aimé flâner, il reconnut, à nombre d'indices, qu'il approchait de contrées sillonnées par des blancs ; parfois même, il rencontrait des traces du passage de troupeaux importants ; aussi, vers dix heures du matin, ne fut-il pas surpris d'apercevoir à une distance encore considérable, deux cavaliers qui s'avançaient dans sa direction. « Chic, fit-il on va pouvoir jaboter et se renseigner ; pas trop tôt, la langue commençait à me démanger. Bien sûr, il s'agit d'abord de voir comment je vais être reçu et à quelle espèce de gens je vais avoir affaire, mais si ce sont de braves types comme il doit bien y en avoir deux ou trois douzaines au Texas, je pense que nous nous entendrons. Il faudra tâcher de ne pas trop jouer au Peau-Rouge ! Songeons que depuis que nous avons remplacé notre bonnet noir par un feutre à la mousquetaire, nous avons repris rang parmi les civilisés. » Il se dirigea droit sur les arrivants qui, le voyant seul et se rendant

compte de son jeune âge, ne se donnèrent pas la peine de se mettre sur la défensive : c'étaient deux hommes de race blanche, solidement bâtis, aux visages rudes et encadrés de barbes noires, mais point antipathiques ni inquiétants. Leur costume — pantalon de cuir, grosse chemise de laine bleue, chapeau de paille — était celui de gardiens de troupeaux ou de chasseurs et chacun d'eux, outre un arsenal de pistolets et couteaux de chasse, était muni d'une excellente carabine à deux coups. L'un d'eux prit la parole et prononça ces mots en espagnol : « Un métis, presque un Indien. Un enfant. » Puis interpellant le Parisien. « Où allez-vous seul dans la Prairie, gamin ? N'avez-vous pas peur de vous faire dévorer par les loups ? — Les loups, répliqua gaiement Coucou, sont bien moins à craindre que les hommes, dans le désert, mais ni les uns ni les autres ne m'ont jamais beaucoup effrayé. — Bien répondu ! Vous venez de loin ? — De très loin ; j'ai traversé le Grand Désert Salé... — Allons donc ! Seul ? C'est impossible. — Je n'étais pas seul, non, nous étions même nombreux. Mais comme le but de mon voyage n'était pas le même que celui de mes compagnons, j'ai dû me séparer d'eux. — Et vous allez ? — Au Mexique, du côté de la côte. »

Il avait affaire à des gens qui n'étaient

pas très curieux, car ils ne lui posèrent pas d'autre question ; en revanche, ils répondirent d'assez bonne grâce à celles qu'il leur adressa. Il apprit ainsi qu'il se trouvait dans l'espèce de triangle limité par le Rio-Pecos au nord, le Rio-Grande au sud, et à l'ouest par les contreforts des monts du Colorado, et qu'il n'était pas à plus de quatre heures de marche du Rio-Grande. Il allait entrer dans une région un peu plus peuplée que celle d'où il sortait — ce qui n'était pas difficile, songea-t-il, — bien que la population y fût fort clairsemée ; les deux rives du fleuve étaient en effet habitées par quelques trappeurs, chasseurs, pêcheurs et bûcherons ; de temps à autre, les hacienderos des environs y envoyoyaient leurs troupeaux. Mais une fois sorti de cette zone relativement fréquentée et parvenu à quelques lieues de l'autre côté du Rio, il rencontrerait encore la Prairie, sillonnée seulement par quelques petites caravanes d'émigrants à la recherche d'un établissement qui les accueillit, des voyageurs isolés et des troupes d'Indiens généralement assez paisibles.

Coucou remercia, non sans que ses interlocuteurs lui eussent fait compliment sur la beauté de ses chevaux et le confortable de son équipage. « Prenez garde, petit homme, lui dit l'un d'eux en riant, il y a des honnêtes gens par ici, mais il y

en a aussi d'autres. Si quelques-uns de ceux-ci jetaient leur dévolu sur vos coursiers et sur ce qu'ils transportent... — Eh bien ! compléta le gamin, ils risqueraient d'être mal reçus, et feraient mieux de passer leur chemin. — Vous avez l'air décidé, j'aime ça. Allons, bonne chance et bon voyage. » Les deux hommes s'en furent au trot, et il se sépara d'eux en songeant que, pour cette fois, le hasard des rencontres ne l'avait pas trop mal servi. Il avait été exactement renseigné, et au bout du temps qui lui avait été indiqué, il aperçut en effet le Rio coulant entre deux lignes de collines basses et parsemées de bouquets d'arbres. Quelques cabanes isolées et même un petit village solidement fortifié s'apercevaient ça et là. « Ça commence à aller mieux, fit-il. On se sent tout de même un peu plus tranquille ici qu'avec une douzaine de Comanches ou de Constructeurs-de-Tertres à ses trousses. Ma foi, si je trouve un gîte passable, il n'est pas dit que je ne me paie pas par ici une villégiature de quarante-huit heures. Sapristi, il me semble je n'aurai pas volé de me reposer un peu, ce qui s'appelle se reposer, sans me faire de bile, sans penser à rien... » Il parvint jusqu'à la rive basse et herbeuse du fleuve sans avoir fait aucune rencontre, mais là, il se trouva en présence d'un vieil homme qui devait bien avoir

dépassé la soixantaine depuis plusieurs années, et qui, occupé à pêcher à la ligne, s'était retourné au bruit des pas de ses chevaux. La vue de l'arrivante ne parut ni l'émuvoir ni l'inquiéter et cette tranquillité acheva de réjouir l'âme de notre gamin, car elle témoignait de la sécurité, au moins actuelle des lieux. Coucou lui demanda la permission de faire boire ses montures et l'autre qui l'examinait sans hostilité, mais avec curiosité, y consentit sans peine. Tandis que les deux animaux barbotaient, la conversation s'engagea. Coucou n'altéra pas la vérité en racontant qu'il venait de très loin, du nord du Texas et qu'il se rendait au Mexique où il avait des raisons de vouloir pénétrer ; le vieillard le récompensa de ses confidences en lui montrant sa demeure, une grande cabane entourée d'une forte palissade où il résidait avec sa femme et ses deux fils, ceux-ci, actuellement absents d'ailleurs, ne devant revenir que la semaine suivante.

Le Parisien s'étant informé de l'endroit où il pourrait passer le fleuve un peu plus confortablement qu'en mettant ses chevaux à la nage, apprit qu'une lieue en amont, il existait un bac à la disposition des voyageurs. Comme c'était l'heure du déjeuner, il dessella ses chevaux, les entra-va, leur donna leur ration et s'installa au pied d'un arbre, tandis que le vieil homme,

ramassant ses lignes, retournait chez lui. Et finalement, notre gamin se trouva si bien au milieu de cette quiétude qu'il ne connaissait plus depuis si longtemps qu'à une heure avancée de l'après-midi, le pêcheur le trouva à la même place. « Un conseil, mon enfant, lui dit-il paternellement en préparant ses engins. Vous connaissez la Prairie, je n'en doute pas, mais ces parages vous sont certainement inconnus, de même que notre ciel, car si vous aviez l'habitude de nos régions, vous ne différeriez pas plus longtemps la traversée du fleuve. Avant deux heures, un orage va éclater, et vous n'ignorez pas ce que sont les orages, au Texas ; peut-être n'en résultera-t-il rien, peut-être le Rio sera-t-il infranchissable pendant huit jours. — Bah ! s'exclama Coucou, elle est donc bien terrible, votre rivière. — Vous en jugerez si vous vous attardez. » Le Parisien hésita, puis il murmura. C'est bien ennuyeux ; un jour, passe encore, mais huit !... Et d'un autre côté partir tout de suite, c'est m'exposer à être pris par la tempête au beau milieu de la Prairie. — A votre place, j'attendrais. Il existe, à deux cents mètres de chez moi, une cabane très solide, établie en un point que les eaux ne sauraient atteindre et qui est précisément réservée aux voyageurs. Elle est inoccupée et vous pourrez vous y

installer... — Je vous remercie de l'avis. Les inondations, moi, ça ne me dit rien qui vaille. Je reste. — Eh bien ! restez, c'est votre affaire. C'est bien à mon avis le parti le plus sage. »

Les prévisions du vieillard ne tardèrent pas à se réaliser point par point. Le ciel se noircit rapidement, et de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber avec accompagnement d'éclairs, puis ce fut le déluge, une pluie torrentielle qui aveuglait, une trombe qui couchait les herbes, poussée par un vent impétueux. Mais, depuis un bon moment, notre Parisien était à l'abri, car il avait déjà élu domicile dans la cabane indiquée par son obligeant interlocuteur ; c'était une bâtisse assez vaste, construite en pierres et d'une solidité à toute épreuve ; elle était divisée en deux parties, l'une pour les humains, l'autre pour les chevaux. Coucou avait acheté au vieux Pablo Igonez (c'était le nom du vieillard) de la paille pour la litière de ses bêtes, du foin pour leur nourriture ; pour lui-même une sorte de paillasse sur laquelle, roulé dans ses couvertures, il déclara qu'il serait installé « comme un nabab ». Et maintenant, assis sur le seuil, il regardait philosophiquement dégringoler l'averse, enfiler les eaux écumeuses du Rio, et tels étaient sa quiétude et son bien-être qu'il en venait à ne plus maudire ses Bonnets-Noirs...

Dix jours durant, il resta là, littéralement bloqué. Derrière lui, vers le nord, la plaine n'était plus qu'une vaste fondrière, tandis que, devant, le fleuve débordé lui barrait le passage, venant battre de ses flots bourbeux le pied des collines. Nulle barque ne pouvait, bien entendu, s'y risquer et il était inutile de songer à la franchir. Notre Coucou, moitié mécontent, moitié heureux de « se faire du lard », accepta ce contretemps sans trop ronchonner ; d'ailleurs, il ne s'ennuya pas. Il passa de longues heures avec Pablo et deux ou trois autres habitants du village voisin, appelé San-Fernandez, et pour la première fois depuis longtemps, il éprouvait la satisfaction de se savoir en compagnie d'hommes blancs qui, sans être évidemment des saints, étaient sûrement d'honnêtes et braves gens. Tous avaient beaucoup voyagé, beaucoup vu et pas mal retenu ; il s'en trouvait qui avaient poussé jusqu'aux grands déserts de l'ouest, dans les parages de la Californie.

Coucou écoutait passionnément les récits de ces hommes hardis et il s'avouait que, malgré tout, s'il était vrai que le démon des aventures sommeillât un peu en lui pour le moment, il était très loin d'être profondément endormi. Lui aussi, à plusieurs reprises, dut raconter certains

épisodes de ses randonnées, mais il sut surveiller sa langue et se montrer prudent ; d'ailleurs, il avait bien conscience que ses interlocuteurs n'étaient pas dupes, devinant très bien qu'il ne leur disait pas tout. Quelques-uns remarquèrent qu'il se servait d'expressions, qu'il connaissait des choses que jamais métis n'avait soupçonnés ; plusieurs fois, les noms des Bonnets-Noirs, des Cœurs-de Feu, de don Sancha dont l'écho des luttes était venu jusqu'à eux, passa dans la conversation, mais comme Coucou avait su se concilier leurs sympathies et endormir les méfiances naturelles à des gens obligés à des précautions continuelles, comme il payait largement tout ce qu'il achetait pour lui et ses chevaux, il demeura en excellents termes avec eux, tout intrigués qu'ils fussent par sa personnalité si différente celle des Indiens demi civilisés ou des métis à demi sauvages à qui pourtant il ressemblait physiquement.

XI

Les Salteadores.

Tout a une fin ici-bas, même les orages sur les bords du Rio-Grande-del-Norte. Quand les eaux se furent suffisamment

retirées et que la plaine lui parut praticable, Coucou se sépara de ses hôtes et, bien muni d'indications sur la meilleure route à suivre pour gagner la côte, passa sur la rive droite. Rendu prudent par ses expériences antérieures, il était absolument résolu à éviter les alentours du Rio où il risquait d'être reconnu et à aller s'embarquer au loin, dût-il pour cela prolonger son voyage de deux ou trois semaines. Ce retard avait ses inconvénients — en ce qui concernait la décision du sort de don Rodriguez Sancha, par exemple — mais notre gamin pensait très judicieusement qu'il valait mieux arriver un mois plus tard au terme de sa randonnée, mais y arriver vivant et entier, que de s'exposer à n'y pas arriver du tout. Il allait donc longer la chaîne de Coahuila et la Sierra Madre, traverser les provinces mexicaines de Coahuila, de Nuevo-Léon et de Tamaulipas, par les villes de Monterey et de Victoria, d'où il lui serait facile d'atteindre la côte. Cela représentait un parcours qui dépassait certainement deux cent cinquante lieues, mais au moins avait-il l'avantage de l'accomplir dans un pays d'une relative tranquillité — oh! relative seulement — et où il pouvait espérer que nul ne découvrirait en lui le chef de ces Bonnets-Noirs dont la renommée, semblait-il, n'avait que trop dépassé les limites du Texas.

Bien qu'encore détrempée, la plaine était en somme assez praticable, ainsi qu'il l'avait espéré. Les deux montures bien reposées étaient pleines d'ardeur ; abondamment pourvu de vivres, ayant complété ses munitions, notre Parisien, rompu aux dangers et aux fatigues, envisageait sans appréhension la longue chevauchée qu'il entreprenait. Par prudence, il avait brisé son bracelet d'or, insigne des hautes fonctions dont l'avait « dégommé » l'intervention d'Otéiti et qu'il ne regrettait guère.

Deux jours s'écoulèrent sans le moindre incident ; il rencontra ça et là quelques Mexicains habitant la région, occupés à chasser ou voyageant comme lui, une caravane venant de Monterey et se rendant au Presidio-del-Norte avec des provisions et des marchandises. Nul ne prêtait grande attention à lui ; d'après ses informations, et s'il se conformait rigoureusement à son itinéraire, il ne devait plus, bien que suivant pendant un certain temps une direction parallèle à celle du Rio-Grande, se rapprocher de celui-ci à moins de soixante lieues : c'était une marge de sécurité suffisante. Parfois il apercevait des fermes ou estancias rassemblant de loin à des forteresses mais il les évitait avec soin, se méfiant des hôtes qu'il y pourrait trouver et préférant camper en

plein champ. Le troisième jour, il fut rejoint par un homme à cheval aux allures de peone (domestique agricole) dont le visage allumé et le nez rouge indiquaient que les plaisirs de la dive bouteille ne lui devaient pas être inconnus, et qui, tout de suite, engagea la conversation. Toujours sociable, Coucou lui répondit de son mieux et en moins d'un quart d'heure, tous deux étaient déjà les meilleurs amis du monde ; le Parisien ne se repentit pas d'ailleurs de s'être montré communicatif, car son compagnon, bavard et curieux, lui révéla nombre de choses assez intéressantes.

Il lui raconta par exemple que les Indiens Comanches avaient massacré une caravane d'émigrants se rendant à la Montaña ; les cadavres avaient été découverts quelques jours plus tard, presque complètement dévorés par les loups et les vautours ; cela, Coucou l'avait su avant celui qui croyait le lui apprendre, mais ne pouvant rien pour les malheureuses victimes des Peaux-Rouges, il n'avait, par prudence, parlé à personne de cet épisode de ses voyages. Il fut aussi question des incidents de Cordoba, mais l'homme n'en connaissait rien de bien précis, sinon que don Rodriguez Sancha, un des plus riches planteurs du Texas, avait été enlevé dans des conditions extraordinaires ; il ignorait

d'ailleurs ce qu'il était advenu de lui et de ses ravisseurs. Enfin, il conseilla à Coucou de se méfier : une bande de coureurs de route, « *salteadores* » ou « *desperados* » — termes que le mot « *brigands* » traduit suffisamment à lui seul — avait fait son apparition entre Monterey et Reynès, ville située sur le court inférieur du Rio-Grande. On ne savait d'où elle venait, mais, quoi qu'il en fût, les autorités avaient lancé à sa poursuite un détachement de soldats distraits d'un corps de troupe qu'elles expédiaient au Texas en vue de complication avec les États-Unis. Ces coquins s'étaient emparés par surprise de plusieurs fermes où ils s'étaient installés pendant plusieurs jours, faisant bombance, sans du reste molester exagérément les habitants quand ils ne résistaient pas. Leur dernier exploit était de s'être saisis d'un jeune *estanceiro* fortuné, don Ignacio Vallados, qu'ils avaient emmené on ne savait où, sans doute dans l'espoir de tirer de lui une rançon. C'était bien triste, car don Ignacio était fort aimé dans le pays pour sa générosité et son humanité ; il était un des rares propriétaires chez qui les esclaves fussent traités sans barbarie et nul ne s'adressait en vain à son bon cœur.

Comme conclusion, le peone engagea son jeune compagnon à ouvrir l'œil et le bon, sans d'ailleurs pouvoir lui donner un

avis plus net, attendu qu'il n'était pas en mesure de lui dire où, pour le moment, circulait la redoutable bande ; et après deux grandes heures d'une conversation animée, il s'éloigna vers une posada voisine, et célèbre, affirmait-il, pour l'excellence de ses vins. Coucou resta donc seul, non pas précisément inquiet, mais un peu ennuyé tout de même, car il ne tenait nullement à faire la connaissance de ces peu honorables gentlemen de la Prairie.

Faute d'indications précises, il décida de ne pas modifier sa route, et de se borner à accélérer sa marche. Ce jour-là, il ne s'arrêta que longtemps après la nuit close, choisit comme lieu de campement un bosquet assez touffu, et s'interdit d'allumer du feu. La pluie menaçait, des bêtes de proie rodèrent jusqu'à une heure assez avancée autour de lui, de sorte qu'il s'endormit très tard, et d'un sommeil de plomb ; un réveil inattendu lui était réservé, sous la forme d'un grand bruit de branches froissées et de voix parlant haut. Il se frotta vivement les yeux, constata qu'il faisait grand jour, et sauta sur ses pistolets qu'il arma. Presque aussitôt, un homme parut, derrière qui se montraient d'autres silhouettes tous la carabine en bandoulière, et passablement surpris de trouver le petit bois habité.
« Tiens, fit celui qui venait en tête, une

vermine rouge. — Non, fit l'autre, ne vois-tu pas que c'est un sang mêlé? Deux chevaux, des couvertures, des armes dernier modèle, il ne se refuse rien, parole ! Eh ! petit homme, à qui as-tu volé tout cela ? — Je serais bien curieux, répliqua Coucou en fronçant les sourcils, de savoir de quel droit vous me parlez sur ce ton-là, vous ? Nous n'avons jamais gardé les moutons ensemble, que je sache ! — Pas commode, le gringalet ! s'exclama le personnage en riant. Si c'est permis de voir une brute de quasi indien aussi bien équipée, quand il y a tant de blancs qui n'ont d'autre fortune que leurs deux bras !... Belles bêtes, ma foi, ces chevaux, en bon état, et bien nourries ! — Assez causé, interrompit un autre avec autorité. Fouillez-moi ce gamin, qui sait s'il n'a pas d'argent sur... Sangue de Dios ! » Ce juron lui échappait en même temps qu'il faisait fort opportunément un saut de côté pour éviter une balle de pistolet que notre gamin venait de lui dépecher ; il n'y échappa du reste pas complètement, mais elle ne fit qu'effleurer la joue droite d'où le sang jaillit. En même temps, le Parisien s'élançait sur son fusil, le ramassait prestement et se précipitait derrière le tronc d'un gros arbre à l'abri duquel il se réfugia juste à temps pour ne pas être « canardé » à son tour.

Le blessé jurait et tempêtait, d'autant

que ses camarades, eux aussi prestement dissimulés, se moquait de lui ; ils semblaient prendre l'aventure en riant, en gens habitués à pareil accueil, et d'ailleurs sûrs de la victoire en raison de leur nombre. « Tu y passeras, mauvais chien, pourriture, crapaud immonde, vermine de la Prairie, vociférait le chef, et tu paieras de ta peau les quelques gouttes de sang que tu auras fait répandre à un fidèle de Pedro Suarez ! » Ce nom tout d'abord ne frappa pas autrement l'esprit du Parisien, mais, alors qu'il était fort occupé à guetter ses adversaires se glissant dans les buissons pour l'entourer, il tressaillit : « Pedro Suarez, je connais ça ! murmura-t-il. Mais oui, c'est... là-bas, Pilcomayos, le « matadi », les Kio-ways, etc., etc. » Puis il cria à haute voix : « Halte, les hommes, écoutez.. Est-ce de Pedro Suarez le Tueur-d'Hommes que vous parlez ? — Oui, répondit-on d'un ton étonné. Le connaîtras-tu ? » Il hésita une demi-seconde : « Oui, répliqua-t-il, je le connais, et il me connaît aussi. Si vous êtes de sa bande, je me rends à la condition que vous me conduisiez vers lui. Il sera très content de me voir, Pedro Suarez, car je l'ai rencontré dans des circonstances qu'il n'a pas oubliées. »

Les autres eurent un bon moment d'indécision durant lequel deux ou trois.

d'entre eux se concertèrent. Coucou jouait, comme on dit, le tout pour le tout. Ce coup de pistolet qu'il avait tiré sans trop réfléchir, alors que peut-être, il eût pu parlementer, avait gâté les choses, et il était clair que, seul contre sept ou huit adversaires qui pouvaient à loisir l'attaquer par derrière, son sort était décidé. Il fallait donc éviter le conflit et c'est ce qu'il tentait. Mais l'individu qu'il avait blessé et qui paraissait profondément humilié, ne l'entendait pas ainsi : « Allons donc, cria-t-il en jurant, ne voyez-vous pas qu'il essaie de gagner du temps pour se sauver? Peut-être espère-t-il être secouru... Attends, face rouge, je vais t'y conduire, moi, auprès de Pedro ! » Une balle de sa carabine glissa sur l'arbre qui abritait Coucou et dont elle fit sauter l'écorce. D'autres probablement allaient suivre son exemple quand une voix sèche et autoritaire laissa tomber ces mots : « Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que c'est que cette fusillade? »

Et sans se cacher, s'exposant aux coups avec une bravoure ou une témérité rares, un homme se montra entre deux buissons, vêtu d'un élégant costume de cavalier mexicain tout chargé de galons de tresses, de soutaches, de sequins, des bagues aux doigts, des pierreries retenant la corde-lière de son sombrero. Il avait la cigarette

aux lèvres ; à sa ceinture brillaient les crosses incrustées d'argent et de nacre de deux magnifiques pistolets doubles ; mais il ne tenait pas d'autre arme à la main qu'une fine cravache à pommeau d'or.

XII

Une vieille connaissance.

Un silence suivit la question si imprudemment posée par le brillant caballero, et finalement ce fut Coucou qui, de son rempart improvisé, y répondit : señor Pedaro Suarez, vos hommes ont attaqué un paisible voyageur qui s'est défendu et qui a égratigné l'un d'eux, voilà ce qu'il y a. Et pourtant, ce voyageur vous le connaissez, vous lui avez rendu service il n'y a pas encore si longtemps, et en le quittant, vous l'avez engagé à ne jamais se trouver désormais sur votre chemin. Si ce n'est pas là un témoignage d'amitié et de sympathie, je ne sais pas ce qu'il vous faut ! » Une nuance d'étonnement passa sur le visage fin et énergique du nouveau venu : « Je ne comprends pas, fit-il. Qui êtes-vous ? — Qui je suis, ça n'a pas grande importance, mais ce qui en présente davantage, c'est de savoir qui j'ai été. Je vous présente, señor, votre ancien pri-

sonnier l'Oiseau-Moqueur, ex-sachem des Bonnets-Noirs. » Et continuant à payer d'audace, Coucou son fusil désarmé sous le bras, s'avança bravement au-devant du cavalier en balayant le sol de son feutre en un grand geste digne de d'Artagnan.

Un instant, Pedro Suarez demeura interdit, puis il éclata de rire : « Par les cornes du diable, s'écria-t-il, l'aventure est plaisante ! L'Oiseau-Moqueur !... Ainsi, c'est vrai, vous... Que n'ai-je pas entendu à votre sujet pendant mon court séjour au Texas ! On disait que vous étiez un blanc déguisé en Indien, un Français, affirmait-on. Il suffit de vous entendre et de vous voir aujourd'hui pour être convaincu que, du moins vous n'êtes pas Indien. — Français, señor, de Paris, et même de Montmartre. — De Montmartre, murmura le brigand dont les traits se crispèrent. Oui, je connais : rue Pigalle, rue des Martyrs... — C'est là que je suis né, s'écria le gamin en sautant de joie. Sans blague vous connaissez ma rue ? Elle est chic, hein, et elle monte, que c'est un plaisir ! Elle ne ressemble pas à ces bêtes de boulevards tout plats comme il y en a partout. Quand il y tombe de la neige on se croirait sur le Mont Blanc. — Oui, fit l'autre en réprimant un sourire, je la connais, et elle me rappelle bien des choses... Señor Français, quoi que vous



prétendiez, nous nous sommes quittés, vous et moi, en assez mauvais termes, mais je ne veux pas évoquer le souvenir de nos dissensments. En somme, moi, je vous ai fait du bien, puisque nous vous trouvâmes mourant de faim ou peu s'en faut, et que nous vous ramenâmes auprès de vos compagnons. — Ayouez, interrompit Coucou, que vous ne l'avez pas fait exprès. — Je le reconnaïs, mais ce n'en est pas moins vrai. Vous, vous ne m'avez pas fait de bien, mais vous ne me fîtes pas non plus de mal. — Alors, continua le Parisien, que j'aurais pu vous en faire. Quand j'eus rejoint mes guerriers je me trouvai à la tête de cent vingt bonshommes qui étaient tous un peu là, et si j'avais voulu vous courir après, vous auriez des fois pu passer un fichu quart d'heure. — Il ressort donc de tout cela, reprit Pedro, que nous n'avons nulle raison de nous en vouloir mutuellement. Et puis, vous êtes un brave, presque un héros, et un Français ; j'aime les braves et j'aime les Français, señor. Vous plairait-il d'accepter mon hospitalité tout le temps qu'elle vous sera agréable ? »

Un grand seigneur, en ses salons, n'eût pas été plus correct, plus élégant d'allures et de ton, que ce chef de bandits chargé d'innombrables crimes, au milieu de ce bois, parmi les carabiniers encore braquées. Un geste souverain de lui eut

tôt fait d'ailleurs de les abattre sans que nul protestât, pas même le blessé qui se tamponnait la joue et à qui l'annonce d'une gratification rendit d'ailleurs le sourire. Quant à Coucou, il s'inclina lui aussi en garçon bien élevé et répondit : « Ce n'est pas de refus, señor. Puisque nous avons fait la paix, je ne vois nul inconvénient à accepter votre invitation, on cassera la croûte et on jabotera, après quoi chacun s'en ira à ses affaires ».

Le lecteur se souvint sans doute des circonstances dans lesquelles notre Parisien avait rencontré le célèbre chef des Desperados, Pedro Suarez, dit le Tueur-d'Hommes. C'était après qu'ayant échappé aux Kioways qui l'avaient fait prisonnier, il avait été blessé dans sa fuite par une flèche empoisonnée à l'aide du « matadi », le terrible poison qui communique à ceux dont il envahit le sang une sorte de rage passagère. Et l'on se rappelle peut-être aussi que, d'après certaines paroles échappées au chef, le gamin avait conclu que celui-ci avait quitté le théâtre habituel de ses exploits (Arizona, Utah, etc.) pour se mettre en quête du fameux trésor improprement désigné sous le nom de trésor des Toltèques. Comme venait de le dire Pedro, ses relations avec notre jeune héros n'avaient pas été empreintes d'une cordialité extrême, et certes, Coucou en risquant ainsi

que l'y obligeait le péril de sa situation, le tout pour le tout, n'avait pas osé compter sur un pareil succès. Il n'en fut pas d'ailleurs exagérément surpris, car il avait entendu dire autrefois que ce terrible Tueur-d'Hommes se piquait souvent d'esprit chevaleresque, en Espagnol pur sang qu'il était ; et à la réflexion, l'on comprend assez bien que la réputation de l'Oiseau-Moqueur eût séduit cet homme profondément gangrené, mais qui possédait au moins une qualité qu'il devait hautement apprécier chez autrui : la bravoure.

Quoi qu'il en soit, ce fut côté à côté et devisant comme des amis qui se retrouvent après une longue absence, que Coucou et lui quittèrent le petit bois, après que notre Parisien eut plié son léger bagage et chargé ses chevaux, tenus en main par deux des brigands. Pedro, dans la Prairie, paraissait aussi à l'aise que « chez lui », et les recherches dont il était l'objet semblaient l'inquiéter beaucoup moins que la correction du nœud de sa fine cravate de soie. Après avoir parcouru un kilomètre environ, il pénétra dans un autre bois situé dans un bas-fond dont les sommets étaient occupés par des sentinelles : c'était là que, au milieu d'une grande clairière, son camp était établi. Plus de quarante superbes chevaux étaient entravés

dans un ordre parfait ; derrière eux, des objets de campement, des couvertures, le tout soigneusement plié et empilé ; un peu plus loin, les selles, les brides, et des bâts, auprès desquels étaient déposées une vingtaine de caisses cerclées de fer et gardées par un Salteador, pistolet au poing. Des brigands jouaient aux dés, d'autres nettoyaient leurs armes, d'autres encore faisaient la cuisine. Au total, Coucou compta environ trente hommes. Dans un angle une légère tente était dressée, vers laquelle Pedro se dirigea.

Quelqu'un y était déjà installé, un jeune homme très convenablement vêtu, quoique simplement, d'un costume de voyage d'allures européennes ; mais il n'était pas besoin de regarder à deux fois celui qui le portait pour reconnaître en lui un Mexicain. Il était assis sur une caisse renversée et lisait distraitemennt un livre ; il ne se dérangea pas à l'entrée du Salteador, mais examina curieusement Coucou. « Don Ignacio Vallados, dit Pedro, j'ai l'honneur de vous présenter, en la personne de ce jeune homme, l'un des personnages les plus surprenants qu'il m'ait été donné de connaître depuis que j'ai posé le pied sur le territoire de la libre Amérique. Regardez-le bien, don Ignacio. Il est Français, né dans ce Paris que nous connaissons et aimons pareillement, vous

et moi. La couleur un peu singulière de sa peau, il la doit, j'en jurerais, à quelque teinture à base de plantes macérées, dont certains indigènes ont le secret ; ne vous en étonnez donc pas... Tenez, je vais tout vous dire en un mot : vous avez devant les yeux cet Oiseau-Moqueur, sachem des Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu, qui donna tant de fil à retordre, comme l'on dit vulgairement, aux planteurs et brasseurs d'affaires du Texas. »

Le jeune homme avait écouté avec une surprise croissante : « Est-ce possible ? s'écria-t-il quand Pedro eut achevé. J'avais bien entendu raconter une histoire invraisemblable d'un tout jeune Français réduit en esclavage par don Sancha et devenu sachem, mais je croyais à une fable... — Vous souvenez-vous, don Ignacio, du récit que je vous fis, voici quelques jours de mes relations avec cet Oiseau-Moqueur ? Je vous disais qu'à y réfléchir mûrement, j'avais reconnu en lui quelque chose qui n'était pas indien... — C'est vrai, c'est vrai. Ainsi c'est l'Oiseau-Moqueur !... Votre prisonnier aussi ? — Non, mon hôte, en souvenir de nos relations passées. »

Coucou fut invité à s'asseoir sur un siège improvisé, et à se débarrasser de ses armes ; puis l'un des Salteadores, remplissant les fonctions de domestique, apporta

des apéritifs variés, auxquels notre Parisien, habitué depuis longtemps à l'eau claire comme unique boisson, trouva un goût détestable, et l'on causa. Coucou lui aussi examinait ce don Ignacio Vallados, dont le peone rencontré dans la Prairie lui avait raconté l'enlèvement et il lui trouvait un air sympathique ; il s'étonnait seulement que nul ne s'occupât de le surveiller. Quant à don Ignacio, il se montrait plutôt réservé ne prononçant que d'assez rares paroles, le plus souvent sans portée ; visiblement, il tenait à marquer une distance entre le bandit qui lui avait ravi sa liberté, et lui-même.

Pedro le Tueur-d'Hommes était, quand il le voulait, un causeur étincelant. Il était fort instruit, et il avait beaucoup voyagé, vraiment, il était difficile de se persuader qu'un tel homme fût le plus abominable assassin des deux Amériques. Tandis que le repas qu'il avait ordonné copieux et soigné se préparait, il prit Coucou à part : « Vous ne m'avez pas, mon cher hôte, lui dit-il, demandé des nouvelles de mon expédition au trésor des Toltèques ? — Ben, fit Coucou, c'est parce que j'ai pensé que vous pourriez peut-être bien me répondre que ça ne me regardait pas. Ainsi, c'était bien vrai, c'était là que vous alliez ? — Vous l'aviez deviné. Eh bien ! sachez que

je n'en suis pas mécontent, bien qu'elle n'ait pas donné tous les résultats que j'en attendais. Je parierais que vous connaissez le souterrain? — Moi, je ne parie rien du tout parce que c'est vous qui gagneriez. — Vous êtes étonnant, et je me demande comment... Mais c'est vous qui pourriez me taxer d'indiscrétion... Donc, vous devez savoir que, dans ces couloirs curieusement machinés par un peuple qui avait, assurent les archéologues, la manie du mystère et la passion de la mécanique, furent cachés la fortune et les bijoux d'un gouverneur ou d'un vice-roi, je ne sais plus, n'étant point amateur de ces antiquités. Grâce aux indications assez précises que je possédais, j'ai découvert quelques-unes de ces cachettes, et j'y fis bonne moisson. Mais la principale résista à tous mes efforts. — C'est probablement le mur qui doit tourner sous l'action d'un mécanisme secret? J'ai essayé aussi et je suis parti bredouille. — De plus en plus surprenant... Quoique au fond, ce secret fut celui de polichinelle; c'est ainsi que nombre de personnes le possédaient. Nous avons trouvé dans le souterrain, le cadavre d'un homme qui nous avait précédés dans notre tentative et qui avait payé la sienne de sa vie. — Vous savez son nom? — Oui; grâce à une volumineuse correspondance qu'il portait sur

lui, nous sûmes qu'il s'agissait d'un certain don Alfonso Muy. »

Coucou tressaillit. « Connu, fit-il. — Quoi, celui-là aussi? — Oui. C'était l'intendant, et le confident, et aussi le complice de don Rodriguez Sancha, mon ennemi intime. Parbleu, tout s'explique. Voilà ce que contenait la fameuse cassette que je lui ai chipée tandis que je cherchais le moyen de délivrer Thomas prisonnier dans le château de ce Sancha ! Je l'ai bien enterrée, sa cassette, mais comme je n'ai jamais pu retourner la chercher, il l'a dénichée et... — Il avait aux termes de sa correspondance un confident en la personne d'un certain Garcia... je ne sais plus quoi... — Allons donc ! Garcia ? Connu aussi : c'est celui que j'ai trouvé au fond du précipice, fait délivrer par les gens de Pyzdry et que finalement, Arroonah a tué, après qu'il eut entrepris de nous faire mourir dans le souterrain ! Par exemple ! — L'accord ne paraissait pas d'ailleurs régner entre eux, et ils s'abreuaient mutuellement de menaces. — Bon ! Alors, ce doit être don Alfonso qui a culbuté Garcia dans le trou aux serpents. — Je ne vous comprends guère. — Si je voulais vous expliquer toutes ces histoires, fit Coucou, il y en aurait pour quelques années. »

Le Salteador le regarda en riant.

XIII

Où Coucou paie une rançon qui n'est pas la sienne.

« Allons, dit-il, on ne peut rien vous apprendre ; je ne m'en dédie pas, vous êtes un phénomène. — Mais et vous, interrompit le Parisien, comment donc avez-vous été renseigné sur l'existence de ce trésor ? — Très simplement. » Pedro se leva, s'en alla fouiller dans une caisse et revint tenant à la main un sac de cuir en assez mauvais état ; on juge de sa stupeur quand son jeune interlocuteur se précipita vers lui en criant : « Ma sacoche. — Votre sacoche à vous ? — Et comment ! Et pas rien qu'un peu ! Et plus à moi qu'à vous, toujours ! » Coucou restait là, médusé, renonçant à se faire comprendre. « Comment est-elle entre vos mains ? demanda-t-il enfin. — L'un de mes hommes, en excursion sur les confins du Texas et du Colorado l'a trouvée auprès du corps d'un Indien qui était venu mourir là après avoir été attaqué et sans doute blessé par d'autres Peaux-Rouges. Comme il ne savait pas lire, il me l'a apportée. »

Pour notre Coucou, tout cet imbroglio se faisait relativement clair. Ces papiers

fort anciens et datant sans doute de l'époque où le « trésor » avait été déposé dans le souterrain, avaient dû demeurer pendant longtemps entre les mains de gens qui n'en avaient pas soupçonné la valeur ; puis d'autres, plus éclairés, avaient voulu en tirer parti, mais ils avaient gardé leur précieux secret ; les documents avaient été volés, copiés, repris, revolés et finalement plusieurs groupes de personnes avaient prétendu s'en servir, tous gênés par la difficulté de découvrir, dans la Prairie texienne, l'entrée du souterrain. Les Atkins père et fils, dont Coucou, à quelques jours d'intervalle, avait recueilli le dernier soupir, étaient au nombre de ces confidents, et ils avaient succombé, l'un à la famine dans le souterrain qu'il avait maladroitement refermé sur lui, l'autre sous l'animosité des séides de don Rodriguez. La sacoche qu'ils avaient confiée à Coucou, Ockmulgee l'ami et auxiliaire du Canadien, on se le rappelle, l'avait trouvée dans l'île où notre gamin l'avait cachée, et emportée avec lui chez Nathaniel Esparron où il avait conduit Thomas délivré ; puis, quand il était parti pour chercher du secours dans sa tribu, il avait jugé convenable de ne point s'en séparer. Mais l'infortuné était mort en cours de route et le hasard avait amené auprès de son corps l'un des hommes de Pedro Suarez...

Le Parisien restait abîmé dans ses souvenirs et ses évocations, la sacoche dans les mains, songeant aux cadavres que ces papiers maudits avaient prématurément couchés dans la tombe. Le Tueur-d'Hommes la lui reprit doucement et, inquiet peut-être à constater que son hôte en savait trop long, s'en fut la remettre en lieu sûr. A ce moment, on annonça que le déjeuner était prêt et le chef de brigands, joyeux et amical, s'écria : « A table, mon cher hôte, à table ». Toujours froid et réservé, don Ignacio Vallados se joignit à eux, et le repas commença, un repas comme notre Coucou n'en avait pas fait, bien entendu, le pareil depuis longtemps, c'est-à-dire depuis l'époque où il avait quitté Pyzdry.

Disons tout de suite qu'il y fit honneur. Notre Parisien mangea comme quatre, but comme six, bavarda comme huit, au point qu'il finit par dérider don Ignacio Vallados. Et ce fut au dessert, tout échauffé par les vins dont la caravane du brigand possédait ample provision qu'il posa la question qui le tracassait depuis le début : « Mais enfin, dit-il au jeune planteur, il me semble que, pour un prisonnier, et un prisonnier d'importance encore, non seulement vous n'êtes pas à un trop mauvais régime, mais encore on ne vous surveille pas beaucoup. Moi, des captivités

comme ça il fut un temps où j'aurais accepté la pareille au moins vingt-cinq jours par mois. — Vous ignorez, répliqua froidement Ignacio, que, pour m'éviter la honte et le désagrément d'être entravé et continuellement observé, j'ai donné ma parole de ne pas chercher à m'évader. Le señor Pedro a eu la... courtoisie de se fier à cette parole et il me laisse une liberté parfaite. — Bon, fit Coucou, mais jusqu'à quand? — Tant qu'il lui plaira. Ne suis-je pas à sa merci? Il ne s'est pas encore décidé à fixer le chiffre de ma rançon et comme j'ai eu la naïveté de ne pas exiger de délai et que, semble-t-il, ma société lui agrée tout particulièrement, j'attends. — Voyons, señor Pedro, faudrait voir à ne pas enlever trop longtemps le monsieur à ses occupations! Il a peut-être un papa, une maman, une femme, des gosses qui se font des cheveux à ne pas le voir revenir. Allez-y, fixez le chiffre, bon sang, il ne peut rester éternellement avec vous! »

Le Salteador sourit. « Mon cher hôte, dit-il, je n'ai rien à vous refuser. Je comprends que don Ignacio ne se plaise pas exagérément en notre compagnie... — Vous pouvez dire qu'il doit sérieusement se barber. — D'autre part, je dois lui tenir compte des heures agréables que j'ai passées à converser avec lui, et je serais presque tenté de le libérer sans rien

exiger de lui, si l'intérêt de mes hommes ne s'y opposait en même temps que mes propres principes ; car j'ai pour habitude d'imposer tribut à tous les gens riches qui tombent entre mes mains, cela me permet d'épargner les pauvres. Quoi qu'il en soit, je serai généreux et n'éleverai pas d'exigence excessive. Que don Ignacio s'arrange pour me faire tenir une somme équivalent à dix mille francs en argent de France, et il sera libre. »

D'un air profondément détaché et hautain, don Ignacio s'inclina. « Soit, dit-il, mais comment pourrai-je aviser ma famille qu'elle ait à vous verser cette rançon ? — L'un de mes hommes, porteur d'une lettre signée de vous, se rendra... » Un grand coup de poing sur la table asséné par notre Coucou interrompit le Salteador. « Pas la peine de faire tant de simagrées, dit-il. Tout ça demandera encore un temps fou, et don Ignacio doit avoir hâte de retourner dans son « patelin ». Que ce soit Pierre ou Paul qui vous les verse, ces dix mille balles, señor Pedro, pour vous c'est bien kif kif, pas vrai ? Eh bien, je vais vous les donner, moi, et je m'arrangerai après avec votre prisonnier. — Ah bah ! s'exclama le bandit avec surprise. Mais vous êtes donc riche ? — Comme un marchand de cochons : regardez plutôt. » Et, dégrafant sa ceinture, le

Parisien en versa le contenu sur la table.
« Vous voyez, fit-il, j'ai confiance en vous, parce que je suis convaincu que, dans votre genre — oh ! dans votre genre ! — vous devez être un honnête homme, et que tout en étant capable de zigouiller un tas de pauvres diables pour le plaisir, vous ne manqueriez pas à la parole donnée pour un empire : ce genre-là, c'en'est pas assez chic pour vous... Donc, je vais vous compter dix mille francs et nous nous quitterons bons amis ! C'est entendu ? »

Non moins étonné que Pedro, le planter voulut protester, déclarant qu'il n'acceptait pas cette combinaison, que ce serait l'affaire de cinq ou six jours pour que sa famille se mit en mesure de payer. « Sans vous commander, señor, lui répliqua le gamin, il vaudrait mieux que vous fermiez ça, parce que vous allez dire des bêtises, c'est tellement vrai que vous avez déjà commencé. Je paie pour vous et vous me remboursez, c'est pourtant simple ! Ça vous ennuie parce que vous ne savez pas d'où vient mon argent ; oh ! je ne l'ai pas gagné à vendre des marrons ni des lacets à deux paires pour trois sous, c'est vrai. Je vous dirai même que je l'ai chipé à de sales bonshommes qui l'avaient volé à d'autres bonshommes non moins sales à qui, une canaille qui l'avait acquis... »

Pedro riait, franchement amusé, et don Ignacio finit par se laisser convaincre par la verve du Parisien et l'instinctive atmosphère de sympathie qui se dégageait de lui. Les dix mille francs en pièces d'or et d'argent furent empilés sur la table et l'un des bandits qui remplissait apparemment les fonctions de trésorier, reçut d'un air épanoui l'ordre de les placer en lieu sûr et de les porter en entrée, à la colonne « avoir », sur les registres. « Mâtin ! ça se passe en règle, admira Coucou en rebouclant sa ceinture. — Il faut cela, approuva Pedro avec un sérieux imperturbable, c'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons... Maintenant, señor don Ignacio, et vous, mon cher hôte, vous êtes libres. Je n'ai pas besoin de vous affirmer que vous n'avez rien à redouter des hommes de ma troupe, car, ainsi que le disait très justement notre jeune Français voici quelques instants, je suis, à ma façon, un honnête homme ou plus exactement un gentilhomme. Señor don Ignacio, on va vous rendre votre cheval et vos armes. Quant à vous, mon hôte, d'un matin, permettez-moi de vous offrir un souvenir ; j'ai remarqué que vous étiez pourvu d'un fusil qui me paraît une bonne arme, mais qui est bien lourd pour vous ; or, j'ai là une excellente carabine — chose singulière, de fabrication française, — qui ferait bien

mieux votre affaire ; j'aime à croire que vous ne me la refuserez pas. »

De quel pillage elle provenait sans doute, Coucou se le demanda, mais comme il n'eût servi de rien de se montrer exagérément scrupuleux et qu'il avait fait au sujet de son volumineux fusil les mêmes remarques que Pedro lui-même, il n'éleva pas d'objection. « Et maintenant, señores, dit-il, nous allons nous quitter, et il y a des chances pour que nous ne nous revoyions pas en ce bas monde. Pensez désormais, à moi le moins possible, voulez-vous? Car vous vous croiriez obligés de porter un jugement sur ma personne, et ce jugement risquerait fort d'être faux. En pareil cas, ne vaut-il pas mieux s'abstenir? — Si l'on doit être circonspect dans ses opinions sur les hommes, répliqua sèchement don Ignacio, l'on n'est pas obligé d'apporter la même réserve quand il s'agit d'apprécier leurs actes. — Ne vous prenez pas aux cheveux tout de suite, intervint Coucou, attendez d'être à une centaine de kilomètres l'un de l'autre, ce sera moins dangereux. Comme ça, señor Pedro, nous voilà partis. Et vous? Il me semble que, si votre intention est de regagner votre Arizona et votre Californie, vous avez pris le chemin des écoliers? — Je désirais connaître cette contrée; mais elle n'offre pas les ressources que j'en espérais... Adieu, señores! »

Sans un mot, don Ignacio salua poliment et, enfourchant la monture qu'on lui avait amenée, partit au grand trot sous les regards ironiques des bandits. Coucou, lui, monta à cheval posément et, se penchant vers le Salteador, lui dit à mi-voix d'un ton confidentiel : « C'est dommage, señor Pedro, c'est grand dommage ! Vous étiez né pour autre chose que pour devenir un bandit de grands chemins, vous ne croyez pas ? Quel chic officier de zouaves, ou de chass' d'Af, vous auriez fait si vous aviez été Français ! Est-ce que vous allez continuer encore longtemps ce métier-là ? — Un fleuve ne remonte jamais vers sa source, répliqua le bandit sèchement. — Vous parlez comme M. de la Pallisse avant qu'il fût mort. Mais êtes-vous un fleuve ? Non, vous êtes un homme, et vous n'avez jamais vu un homme remonter une pente après l'avoir descendue ? » Il attendit un instant une réponse qui ne vint pas, alors, rassemblant ses rênes, il ajouta : « Il y a chez nous un proverbe qui dit qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Adieu, señor. »

Et il s'élança au galop sur les traces de don Ignacio Vallados.

XIV

Russell et Russel.

A quelques centaines de pas, au delà d'une colline, il trouva le jeune planteur qui l'attendait et, tout de suite lui tendit la main : « Señor Français, entama celui-ci... — Appelez-moi Coucou, si vous voulez, c'est plus court et plus rigolo ; et puis c'est mon nom. — Puisque vous le désirez, donc, ami Coucou, je ne vous ai pas remercié comme je le devais ; c'était à cause de la présence de ce misérable, de cet affreux bandit, qui me tenait en son pouvoir et devant qui je ne voulais pas... Mais laissons pour l'instant ce personnage. Je vous dois une immense reconnaissance pour m'avoir évité de rester en sa société... combien de temps encore, je ne sais, puisque sans vous, il ne se fût peut-être pas décidé de si tôt, à fixer le chiffre de ma rançon. Vous avez fait preuve en cette circonstance de cette générosité qui est une des caractéristiques de votre noble nation : je pense que vous me permettrez de vous témoigner toute la sympathie que vous m'inspirez en acceptant d'être mon hôte, à moi, pendant plusieurs jours, aussi longtemps que vous le pourrez. »

Coucou hésita. « C'est que, fit-il, j'ai déjà perdu pas mal de temps... — Où allez-vous, s'il n'est pas indiscret de vous le demander? — Sais pas. A un port quelconque où je puisse m'embarquer pour les États-Unis. — Cela ne pouvait mieux se trouver, puisque l'hacienda où réside ma famille est sur la route de Tampico, le principal port de la région. Pas de discussion, je vous en prie. » Le Parisien aurait eu mauvaise grâce à se refuser à une offre aussi aimablement présentée, et il fut convenu qu'il s'arrêterait deux ou trois jours à Concepcion, la petite ville où étaient situées les propriétés de son nouvel ami ; ils décidèrent aussi que, pour éviter toute complication, don Ignacio ferait passer Coucou pour le fils d'un métis de ses amis habitant le Texas, et le produirait le moins possible en public ; il raconterait qu'après avoir été libéré, sur simple promesse de rançon, par Pedro Suarez, il avait rencontré ce compagnon inattendu dans la Prairie, enveloppant cette fable de détails propres à la rendre admissible. Car le Parisien ne tenait nullement à courir les risques auxquels pourrait l'exposer la révélation de son passé et sa véritable identité.

Le voyage jusqu'à Concepcion dura deux jours et s'accomplit sans le moindre incident. Don Ignacio très connu et dont

l'enlèvement avait fait grand bruit, trouva en chemin une large hospitalité chez des estancieros amis, et il fut reçu quasi triomphalement par sa famille et les habitants de sa petite ville. Bien entendu, dans le récit de ses aventures, il tut soigneusement la part décisive qu'y avait prise notre Coucou, ne la dévoilant qu'à son père dont la discréction était assurée. On juge des compliments et des remerciements dont le gamin fut accablé. Ce fut à grand'peine qu'on consentit à le laisser partir au bout de huit jours passés dans cette aimable famille dont sa verve, son tour d'esprit si spécial et ses allures franches et joyeuses avaient conquis tous les membres. Don Ignacio et son père avaient voulu qu'il leur fit intégralement et sans en rien omettre, le récit de son odyssée depuis son départ de Paris et l'on juge facilement du succès qu'il obtint.

Quoi qu'il en fût, le 4 juillet, il se mettait en selle pour gagner Tampico, emportant une multitude de cadeaux chargeant deux chevaux de bât sans oublier la carabine de Pedro Suarez, et, bien entendu, intégralement remboursé de ses dix mille francs. Il ne partait pas seul d'ailleurs, mais en compagnie d'une quarantaine de fermiers et peones, tous bien armés qui, eux aussi, se dirigeaient vers Tampico pour aller s'y approvi-

sionner en grains et marchandises de toutes sortes. Le trajet s'accomplit gairement et dès la fin du premier jour, le soi-disant métis était la coqueluche de tout le monde ; c'était à qui l'accaparerait pour jouir de sa conversation pleine d'aperçus inattendus, mais nul ne put se vanter de lui avoir tiré deux mots de ses aventures passées ; ils se cantonnait dans son rôle de fils d'un planteur métis du nord du Texas et d'une mère française, ce qui à la rigueur, pouvait expliquer sa tournure d'esprit inhabituelle aux gens de sa race ; et si certains de ses compagnons de voyage soupçonnèrent qu'il ne disait pas la vérité, le patronage de la famille Vallados suffisait pour qu'ils n'insistassent pas.

Le 10 juillet, la caravane atteignait la petite ville de Tampico ; elle n'y demeura que quarante-huit heures, et repartit aussitôt pour Concepcion, de sorte que voilà à nouveau notre Coucou abandonné à lui-même. Ses chevaux qu'il avait vendus à don Ignacio, n'étaient même plus là pour lui tenir société, et dès le second jour, il commença à s'ennuyer ferme. C'est que Tampico n'était qu'une seule fois par mois touché par un bâtiment à destination des États-Unis et, par ces temps de navires à voile, les dates d'arrivée, et par conséquent de départ n'étaient pas très régulières. Il sut aux bureaux de la Société de navi-

gation Russell and Co, desservant la côte du golfe du Mexique et de l'Amérique du Sud que le trois-mâts *James H. Russell*, venant de Rio de Janeiro, était attendu à Tampico entre le 15 et le 18, se rendant à la Nouvelle-Orléans en Louisiane, point terminus de ses traversées ; c'était exactement ce qu'il lui fallait. Il voulut retenir sa place, mais un employé rébarbatif lui indiqua qu'il n'avait qu'à se présenter à bord avec ses bagages, en ayant soin de ne point manquer le navire, parce qu'il ne séjournerait que douze heures dans le port.

Une fois séparé de ses amis les planteurs, le Parisien disposait donc encore de quelques jours avant l'arrivée du voilier. Comme, ainsi que nous l'avons dit, son inaction forcée lui pesait ; comme d'autre part il s'était astreint à ne se créer aucune relation, par simple mesure de prudence, il employa ses loisirs à visiter les environs, assez ternes d'ailleurs, de la petite cité. Il avait loué un cheval au propriétaire de l'auberge ou posada, où il était descendu, et il s'en servait pour excursionner à quelques lieues de la ville. Le 15 au matin, s'étant assuré que le trois-mâts n'était pas en vue, il partit pour sa promenade habituelle qu'il comptait faire très courte, — deux heures au plus, — de façon à ne pas courir le risque d'arriver après le départ du *James H. Russell*.

Mais ici-bas, l'homme propose et, souvent les éléments disposent. Parvenu au but qu'il s'était assigné le ciel jusqu'alors simplement brumeux, se chargea en quelques instants de nuages redoutablement noirs, et comme il délibérait encore sur ce qu'il convenait de faire, la pluie se mit à tomber ; ce n'était pas un orage, car il n'y avait ni vent ni tonnerre, mais une averse aussi diluvienne que celles qui l'avaient retenu dix jours durant sur les bords du Rio-Grande ; il eut tout juste le temps de se réfugier dans une mauvaise posada qui, fort heureusement, lui ouvrait à peu de distance ses portes hospitalières. Ce fut, en un quart d'heure, une véritable inondation ; les chemins presque tous encaissés et d'ailleurs très mal entretenus étaient transformés en autant de torrents, et son cheval eut certainement refusé de s'y engager ; quant à partir à pied, c'était pure folie, force lui fut donc d'attendre la fin de l'intempestif déluge qui, commencé à sept heures du matin ne prit fin qu'à quatre heures du soir ; à cinq, notre Coucou se mettait en route sans grande inquiétude du reste, car il ne pensait guère que le voilier eût juste choisi ce jour-là pour arriver, et en tout cas, il pensait avoir largement le temps de s'y embarquer.

Il était six heures environ quand il déboucha sur le port où il devait passer

pour gagner son hôtellerie, quelle ne fut pas sa surprise de voir un grand trois-mâts battant pavillon des États-Unis, amarré le long du quai. Vivement, il jeta un regard sur le nom inscrit à sa proue et bien qu'assez éloigné y lut distinctement le mot *Russel*. Justement, un matelot qui en descendait se dirigeait vers lui. « Eh ! l'ami, lui cria-t-il, quand part-il votre navire ? — Dans une heure exactement ; si vous comptez embarquer, n'arrivez pas plus tard, car le capitaine est homme de parole et il veut gagner le large avant la nuit. — Bon, merci. » Éperonner sa monture, filer au grand trot jusqu'à la posada, solder les dépenses qu'il y avait faites, tout cela ne demanda qu'un instant, mais il lui fallut un peu plus de temps pour réunir ses quelques bagages, qu'il avait eu soin, naturellement, d'éparpiller aux quatre coins de sa chambre dans le plus aimable désordre ; ensuite, il dut se mettre à la recherche d'un portefait pour transporter une sorte de coffre assez lourd où étaient enfermées ses armes et les cadeaux de la famille Vallados. L'homme trouvé, on se mit en route, mais pour comble, à mi-chemin, la pluie recommença aussi violente que le matin ; ruisselants, aveuglés, Coucou et son nègre arrivèrent enfin sur le quai juste comme on allait retirer la passerelle où notre gamin se

précipita traînant ses bagages après avoir jeté un peso d'argent au noir ébloui de tant de générosité.

Sur le pont, un homme grand, sec, hargneux, barbu, se promenait en jetant des ordres entremêlés de jurons et il était facile de reconnaître en lui à la fois un Yankee et le commandant du bord. A la vue du Parisien, il cracha, émit quelques grognements inarticulés et vociféra enfin. « Un passager, et un quasi Indien, encore ! Ces diables rouges ne se refusent rien, ma parole ! Bill, conduisez-le à une cabine et revenez ici immédiatement ! Qu'il reste enfermé jusqu'à ce qu'on aille le chercher et qu'il ne vienne pas sur le pont gêner l'appareillage. Dépêchez, Bill, par la barbe du diable ! » Coucou fut un instant tenté de lui riposter sur le même ton, mais, haussant les épaules, il se borna à suivre le nommé Bill, — un matelot absolument terrorisé — jusque dans l'entrepont. « Il n'a pas l'air commode, votre patron, remarqua Coucou. — Il fait plus de bruit qu'il est méchant, mais, dame, quand il crie on l'entend ! Tenez, entrez là provisoirement, dans cette cabine. Vous êtes notre seul passager et le capitaine s'occupera de vous quand il aura le temps. Et surtout ne montez pas sur le pont avant qu'il vous fasse appeler, car rien ne l'énerve autant que de voir les manœuvres dedépart

génées par des terriens. » Prestement, le matelot disparut, laissant Coucou seul, et fort amusé de cette petite scène de la vie maritime, dans une cabine assez confortable et pourvue de quatre couchettes.

Le navire n'avait pas encore perdu la terre de vue que déjà, dans son logis nautique, l'infortuné refaisait une connaissance ample — oh ! combien — avec les joies du mal de mer. Le vent s'était levé et soufflait assez fortement, et le navire roulait et tanguait « que c'était une bénédiction ». Notre gamin passa une nuit affreuse, presque complètement privé de sens, en dépit des encouragements que lui prodiguait le stewart délégué par le capitaine auprès du passager. Ce ne fut que le lendemain vers midi, que le pauvre Coucou retrouva à peu près le sentiment des choses, des êtres et de lui-même.

« Bon sang de bon sang, fit-il en son mauvais anglais, au stewart qui le regardait mi-railleur, mi-apitoyé, si j'avais su, ce n'est... pas moi qui aurais mis le... pied sur votre fichue guimbarde ! Ah ! que j'aime mieux le plancher... des vaches avec un bon zèbre entre... entre les jambes ! »

« Bah ! répliqua philosophiquement le stewart, on s'y habitue ; ce soir vous irez déjà mieux et demain il n'y paraîtra plus. Rassurez-vous ce n'est pas grave... Mainte-

nant que vous voici en état de parler, il faut que vous me donnez quelques renseignements. D'abord où allez-vous?

— Où voulez-vous que j'aille? A la Nouvelle-Orléans, parbleu!

— A la Nouvelle-Orléans?

L'homme le regarda avec des yeux agrandis par une stupéfaction incompréhensible.

— Mais, fit-il, nous n'allons pas à la Nouvelle-Orléans, nous en venons. Notre destination est le Brésil.

Devant cette affirmation faite avec un sérieux indiscutable, Coucou resta un moment sans voix.

— Qu'est-ce que vous me chantez avec votre Brésil? s'écria-t-il enfin tout d'un trait. Je ne suis donc pas sur le *Russell*? »

Il y eut un silence, puis très calme, le stewart prit la parole.

— C'est une confusion, dit-il. La Société Russell and Co possède quatre trois-mâts, dont chacun porte le nom de *Russell* précédé des prénoms de l'un des membres de la famille. Il y a le *James H. Russell*, le *Saunie B. Russell*, le *Suzanna M. Russell*, le...

— Assez, assez, vociféra le Parisien à demi dressé sur sa couchette. Et alors?

— Alors vous deviez prendre passage sur le *James H. Russell* qui effectivement, doit arriver tout prochainement à Tampico

pour cingler ensuite vers la Louisiane, et vous vous êtes embarqué sur le *Saunie B. Russell*, qui, lui, vient de la Louisiane et va au Brésil.

— Bon sang !

Coucou n'en put dire plus long et il retomba en arrière écrasé. Soudain, il fit un mouvement pour sauter sur le plancher en criant : « Mais je ne veux pas, moi, je ne veux pas... » Grave imprudence, le mal de mer, un moment assoupi, se réveilla avec plus de violence que jamais, et le Parisien dut en hâte recourir à la position horizontale. Et, entre ses hoquets, il murmurait :

— Y en a pas deux à qui... des tours... comme ça peuvent arriver, non, y en a qu'un. Quel malheur... que ce soit justement bibi !

Il eut encore des tentatives de révolte, il essaya de se lever pour aller parler au capitaine — ce qui eût certes été bien inutile — mais le mal aggravé de l'émotion, fut le plus fort, et, vaincu tout au moins pour l'instant, l'infortuné Coucou s'abandonna à la Destinée dont le nouveau coup témoignait qu'elle n'était pas encore lasse de lui en faire voir.

*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

Les Drames de l'Amazone

GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU
GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.
7. La Ville morte.
8. Le Poison qui rend fou.
9. La Guerre dans la Prairie.
10. Vers la Vengeance.
11. Le Nain au collier de chien.

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à M. gnonne Bibliothèque,
3, rue de Rrocroy, Paris (X^e).